

Nicolas Berdiaeff (Berdiaev) [1874-1948]

philosophe chrétien russe de langues russe et française.

(1935) [1975]

Christianisme Marxisme

Conception chrétienne
et conception marxiste de l'histoire

Présentation et traduction de
Lauren Gagnebin

LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES
CHICOUTIMI, QUÉBEC

<http://classiques.uqac.ca/>



<http://classiques.uqac.ca/>

Les Classiques des sciences sociales est une bibliothèque numérique en libre accès développée en partenariat avec l'Université du Québec à Chicoutimi (UQÀC) depuis 2000.

UQAC

<http://bibliotheque.uqac.ca/>

En 2018, Les Classiques des sciences sociales fêteront leur 25^e anniversaire de fondation. Une belle initiative citoyenne.

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
[LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.](#)

Un document produit en version numérique par un bénévole, ingénieur français qui souhaite conserver l'anonymat sous le pseudonyme de *Antisthène*, Villeneuve sur Cher, France. [Page web](#).

http://classiques.uqac.ca/inter/benevoles_equipe/liste_antisthene.html

À partir du texte de :

Nicolas Berdiaeff (Berdiaev) [1874-1948]

Christianisme Marxisme. Conception chrétienne et conception marxiste de l'histoire

Présentation et traduction de Laurent Gagnebin. Paris : Les Éditions du Centurion, 1975, 97 pp. Première publication, 1935 en allemand.

Police de caractères utilisés :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5'' x 11''.

Édition numérique réalisée le 5 juillet 2020 à Chicoutimi Québec.

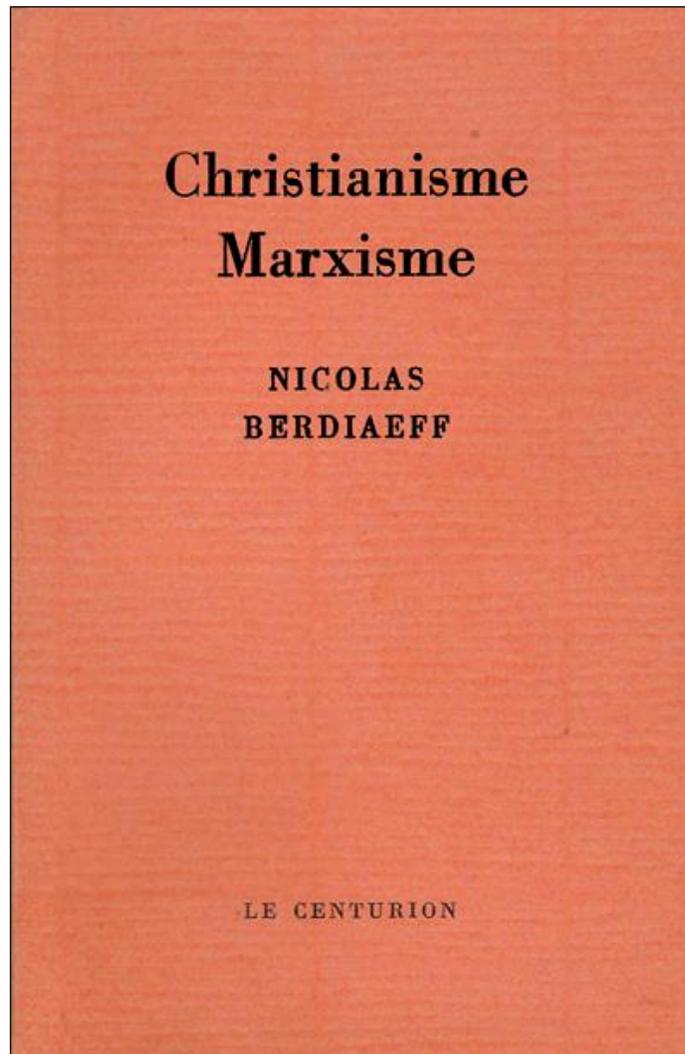


Nicolas Berdiaeff (Berdiaev) [1874-1948]

philosophe chrétien russe de langues russe et française.

Christianisme Marxisme.

*Conception chrétienne et conception marxiste
de l'histoire*



Présentation et traduction de Laurent Gagnebin. Paris : Les Éditions du Centurion, 1975, 97 pp. Première publication, 1935 en allemand.

Christianisme Marxisme.

Conception chrétienne et conception marxiste de l'histoire

Rabats de couverture

[Retour à la table des matières](#)

Conception chrétienne et conception marxiste de l'histoire interpelle aujourd'hui le croyant avec des accents novateurs et prophétiques. Ce texte, écrit il y a 40 ans, jette une lumière vive et salutaire dans le débat où se répondent aujourd'hui les tenants et les adversaires d'un christianisme social et d'une théologie politique. Avec une maîtrise convaincante, Berdiaeff réalise ici, selon le mot si juste d'Olivier Clément, « une intégration chrétienne de la révolte moderne, surtout celle de Marx et de Nietzsche ». Loin de nous ramener à des querelles d'hier, il est tourné vers l'avenir et projette le lecteur au cœur du dialogue qu'entretient aujourd'hui le christianisme avec le marxisme.

La force de cette pensée tient peut-être à la façon dont l'auteur est impliqué lui-même dans le débat qu'il propose. Nicolas Berdiaeff ne s'est pas contenté de dissenter de l'histoire ; il l'a vécue intensément. Obligé de quitter la Russie communiste, il ne s'est jamais désolidarisé des intentions et des intuitions socialistes dans leurs exigences les plus radicales. Acceptant avec ferveur et rigueur toutes les dimensions de l'Évangile, son élan religieux ne le détourne jamais du drame des hommes et du souci de bâtir une histoire humaine et juste. Il répond efficacement à nos interrogations présentes et pourrait éviter bien d'inutiles détours et dérobades pour saisir l'enjeu historique de la confrontation des chrétiens et des marxistes.

Note pour la version numérique : La numérotation entre crochets [] correspond à la pagination, en début de page, de l'édition d'origine numérisée. JMT.

Par exemple, [1] correspond au début de la page 1 de l'édition papier numérisée.

[5]

NICOLAS BERDIAEFF

Christianisme Marxisme

CONCEPTION CHRÉTIENNE
ET CONCEPTION MARXISTE
DE L'HISTOIRE

*Présentation et traduction de
LAURENT GAGNEBIN*

LE CENTURION

[6]

ISBN 2.227.31007.3

© Editions du Centurion, 1975

Christianisme Marxisme.

Conception chrétienne et conception marxiste de l'histoire

Table des matières

[Rabats de couverture](#)

[Liminaire](#), par Laurent Gagnebin, traducteur [7]

[Introduction](#) [9]

[Conception chrétienne et conception marxiste de l'histoire](#) [23]

[Notes](#) [49]

[Notices biographique et bibliographique](#) [85]

[Notice biographique](#) [87]

[Notice bibliographique](#) [93]

[7]

Christianisme Marxisme.

Conception chrétienne et conception marxiste de l'histoire

LIMINAIRE

[Retour à la table des matières](#)

L'année 1974 a connu le centenaire de la naissance du philosophe russe Nicolas Berdiaeff. La pensée qu'il a fidèlement construite au cœur du christianisme et du socialisme, l'œuvre qu'il a généreusement élaborée au cours de sa vie gardent aujourd'hui toute leur valeur et se révèlent même être d'une singulière actualité. Quarante ans après avoir été écrit, *Conception chrétienne et conception marxiste de l'histoire* interpelle encore le croyant avec des accents novateurs et prophétiques. La voix de Berdiaeff nous interroge et notre conscience ne peut se dérober à la clarté d'un exposé susceptible de jeter une lumière salutaire dans le débat, qui reste ouvert, où se répondent les tenants et les adversaires d'un christianisme social et d'une théologie politique. Olivier Clément a pu affirmer fort justement que Berdiaeff a voulu « réaliser une intégration chrétienne de la révolte moderne, surtout celle de Marx et de Nietzsche » (*Encyclopaedia Universalis*, vol. 3, p. 176). C'est dire que la publication du présent essai, quarante ans après qu'il a été écrit par son auteur, n'a rien d'un retour en [8] arrière. Berdiaeff réussit en effet dans ce texte, avec une maîtrise exceptionnelle, la tentative dont parlait Olivier Clément. Ces pages de Berdiaeff ne sont pas datées, dans le mauvais sens de ce mot ; s'il faut, à leur sujet, parler d'un retour, c'est bien plutôt d'un retour aux sources — celles de l'Évangile — qu'il s'agit, et le lecteur qui entreprend ce beau pèlerinage, loin de se trouver ramené à un passé révolu, se découvre, plus que jamais, tourné vers l'avenir et tout entier projeté au cœur du dialogue important et difficile qu'entretient aujourd'hui le christianisme avec le marxisme.

Quand Nicolas Berdiaeff affirme, par exemple, que « le christianisme est révolutionnaire dans son essence la plus profonde », ou, par rapport au capitalisme, que « la plus grande part de vérité est du côté du socialisme », il le fait avec une remarquable clarté, une étonnante honnêteté intellectuelle, qui ne trahissent en rien la vérité évangélique. La chose est suffisamment rare aujourd'hui pour qu'il vaille la peine de lire avec attention un texte dont l'auteur, qu'on le veuille ou non, se révèle être un maître en la matière et un pionnier. La lecture de *Conception chrétienne et conception marxiste de l'histoire* évitera ainsi aux protagonistes du débat signalé ici d'inutiles détours et de stériles malentendus. D'aucuns seront même surpris de voir ainsi résolues des questions dont ils ne soupçonnaient même pas qu'elles l'avaient été si tôt, en 1935, et qu'en les posant aujourd'hui ils enfonçaient, sans le savoir, des portes depuis longtemps ouvertes.

L. G.

[9]

Christianisme Marxisme.
Conception chrétienne et conception marxiste de l'histoire

INTRODUCTION

[Retour à la table des matières](#)

[10]

[11]

Conception chrétienne et conception marxiste de l'histoire est un bref essai de Nicolas Berdiaeff daté de novembre 1935. Ce texte encore totalement inédit fut alors photocopié en allemand, dans un tirage limité, sous les auspices du *Conseil œcuménique pour un christianisme pratique* (section de recherche). L'original russe des ouvrages de Berdiaeff a été envoyé après sa mort, par sa belle-sœur Génia Rapp, au musée des Archives de Moscou (Maison Pouchkine) ; ces textes sont donc aujourd'hui pratiquement inaccessibles.

Rappelons que c'est au cours de l'été 1922 que Berdiaeff fut expulsé de Russie avec l'interdiction absolue de rentrer dans sa patrie sous peine d'être fusillé. Berdiaeff a toujours insisté sur le fait qu'il avait été exilé pour des « raisons idéologiques et non politiques » (*Essai d'autobiographie spirituelle*, p. 303). Sa fidélité au christianisme, à une philosophie de type idéaliste et personnaliste, l'opposait en effet au matérialisme marxiste. Son désaccord fondamental avec le nouveau régime, son hostilité [12] à l'égard du communisme se situaient ainsi pour lui au niveau religieux et moral ; il n'était pas un homme politique et ne prétendit pas l'être. De 1923 à 1924, Berdiaeff vit à Berlin où il fonde une Académie de philosophie et de religion ; il fut alors nommé doyen de l'Institut scientifique russe où il enseigna la morale et l'histoire de la pensée russe. En 1925, Berdiaeff gagne Paris et s'installe définitivement à Clamart où il vivra avec sa femme et sa belle-sœur. L'Académie fondée à Berlin le suit en France ; Berdiaeff y reprend donc ses cours et travaille activement aussi à la rédaction de la revue *La Voie (Put)*. Sa réputation grandit rapidement et sa maison accueillante deviendra un véritable centre de rencontres intellectuelles et internationales. C'est en 1927 que Berdiaeff fait paraître à Paris *Un nouveau Moyen Age* qu'il avait écrit et publié précédemment à Berlin ; ce livre où il rassemble des réflexions sur la destinée de la Russie et de l'Europe eut un succès considérable et révéla Berdiaeff au public occidental lui apportant ainsi une renommée européenne.

Berdiaeff va consacrer désormais sa vie à la réflexion philosophique et religieuse. Il écrira en France la plus grande partie de son œuvre et ses livres les plus importants, donnant de nombreuses conférences en Europe occidentale, participant à des recherches dont *Conception chrétienne et conception marxiste de l'histoire* témoigne, à des réunions, à des colloques, à des congrès divers qui lui permirent de connaître et rencontrer alors les écrivains et les penseurs les plus célèbres de l'époque. Entre 1935 et 1945, en plus des conférences données dans des milieux russes, Berdiaeff participe principalement aux [13] cercles d'*Esprit*, dirigé par Emmanuel Mounier ; il deviendra avec ce dernier un des inspirateurs les plus écoutés du mouvement personnaliste.

Quand, en novembre 1935, Berdiaeff écrit *Conception chrétienne et conception marxiste de l'histoire*, il a déjà publié ses ouvrages fondamentaux consacrés aux rapports du christianisme et de l'athéisme marxiste : *Problème du communisme* (1933) composé de trois essais importants : *Vérité et mensonge du communisme*, *Psychologie du nihilisme et de l'athéisme russes*, « *La ligne générale* » de la philosophie soviétique ; *Christianisme et réalité sociale* (1934) regroupe quatre essais fondamentaux dont certains avaient déjà été publiés précédemment indépendamment : *Le marxisme et la religion*, *Christianisme et lutte des classes*, *Christianisme et activité de l'homme*, *Dignité du christianisme et indignité des chrétiens*. *Les sources et le sens du communisme russe* édité en 1938 chez Gallimard et réédité par la même maison en 1963 dans le cadre de la collection *Idées* avait en réalité été écrit en 1935 et se trouve ainsi contemporain de *Conception chrétienne et conception marxiste de l'histoire*. C'est dire que cet essai constitue le sommet d'une réflexion entreprise par Berdiaeff depuis plusieurs années et forme ainsi, dans sa remarquable concision, un résumé saisissant de la pensée de Berdiaeff sur ce sujet. Il s'avère donc possible de le commenter utilement en comparant plus particulièrement ses thèses avec les œuvres que nous [14] venons de mentionner et en les comparant aussi avec l'ensemble des livres de Nicolas Berdiaeff dont elles illustrent souvent excellemment la pensée, nous permettant ainsi d'en mieux saisir l'évolution.

Nicolas Berdiaeff, sans être un historien à proprement parler, s'est toujours attaché aux problèmes posés par la philosophie de l'histoire

dont il a su donner dans ses livres une image à la fois personnelle, prophétique et vigoureuse. En 1920, il fut nommé à l'Université de Moscou et chargé de cours à la Faculté de philosophie et d'histoire. *Conception chrétienne et conception marxiste de l'histoire* trouve par conséquent parfaitement sa place dans la vie, l'œuvre et la pensée de Berdiaeff. Les leçons de Berdiaeff données en 1919 et 1920 dans le cadre de son *Académie libre de culture spirituelle* seront à l'origine d'un ouvrage significatif qui peut représenter une très riche introduction à *Conception chrétienne et conception marxiste de l'histoire : Le sens de l'histoire* où Berdiaeff s'appliquait à élaborer ce qu'il appelle dans un sous-titre « une philosophie de la destinée humaine ».

Berdiaeff affirme clairement dans son *Essai d'autobiographie spirituelle* : « J'ai toujours été particulièrement intéressé par les problèmes de la philosophie de l'Histoire ; c'est pourquoi on m'appelle souvent un historiosophe. Cela me maintient dans la tradition de la pensée russe, qui a toujours été historiosophique. Je suis pénétré du motif historique » (p. 376). Ces lignes appellent quelques éclaircissements qui nous permettront de mieux situer encore *Conception chrétienne et conception marxiste de l'histoire* dans l'œuvre et la pensée de Berdiaeff.

[15]

Au XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle, la Russie n'avait pas encore de véritable philosophie ; l'éveil de cette dernière sera dû à la philosophie allemande et plus précisément au courant idéaliste dont les représentants comme Kant, Fichte, Schelling et Hegel eurent sur la pensée russe une influence considérable. Mais, chose particulière à la philosophie russe, cette dernière sera avant tout une philosophie de l'histoire. Soloviev (1853-1900) peut être considéré, avec Berdiaeff, comme un des penseurs les plus typiques de ce courant et aura sur Berdiaeff une influence certaine. Berdiaeff écrit dans *L'idée russe* : « Tout ce que j'ai écrit se rapporte à la philosophie de l'histoire et à l'éthique ; je suis surtout un philosophe de l'histoire et un moraliste, peut-être aussi un théosophe dans le sens de la théosophie chrétienne de Franz Baader, Ciezkowski ou Soloviev » (p. 250). Berdiaeff appartient ainsi à la génération de ce qu'il aime appeler *la renaissance russe* ; il a été en rapports étroits avec les membres et créateurs de cette *renaissance* philosophique qui se caractérise aussi par son élan

religieux. Cet aspect ne saurait être ignoré quand on parle de la conception que Berdiaeff a de la philosophie de l'histoire.

La philosophie religieuse dont Berdiaeff se réclame est nettement distincte de la théologie. Le théologien raisonne au nom de l'Église et le fait en se référant aux *Écritures*, à la tradition, à une orthodoxie consacrée. Le philosophe chrétien, selon Berdiaeff, n'est pas un dogmaticien ; il marche librement vers la connaissance en s'appuyant toujours, et cela est essentiel, sur une *expérience* spirituelle et sur la foi. Pour la philosophie religieuse, [16] au sens où l'entend Berdiaeff, la Révélation n'est pas une donnée objective et autoritaire, mais une expérience personnelle et un fait spirituel. La méthode du philosophe sera donc avant tout intuitive et conduira à la fusion de la raison théorique et pratique. Chez le philosophe chrétien, les forces spirituelles de l'homme sont requises plus que celles de la seule raison. Berdiaeff peut ainsi écrire dans *L'idée russe* ces mots décisifs si l'on veut bien comprendre le sens et la portée exacte de son œuvre philosophique et de l'essai présenté ici : « La philosophie religieuse russe met particulièrement l'accent sur le fait que la connaissance philosophique est le fruit d'une union spirituelle de la raison, de la volonté et des sens, qui exclut tout morcellement rationaliste. Sa tâche la plus importante va donc être la critique du rationalisme » (p. 167).

En Occident, on distingue très nettement en général, surtout depuis l'influence barthienne, la théologie et la philosophie. L'expression de philosophie religieuse n'est guère utilisée et semble toujours sujette à caution, voire suspecte. Théologiens et philosophes s'en méfient. En Russie, la philosophie, dont l'essor extraordinaire marqua la renaissance russe dont se réclame Berdiaeff, eut incontestablement un caractère religieux. La philosophie n'était pas pour autant soumise à une autorité ecclésiastique ; elle était libre, mais fondamentalement liée à une expérience religieuse. Cette philosophie religieuse n'est pas à comprendre dans un sens trop limitatif ; comme le montre l'œuvre entière de Berdiaeff et plus particulièrement *Conception chrétienne et conception marxiste de l'histoire*, [17] elle embrassait aussi bien des problèmes relatifs à la vie spirituelle qu'à la vie sociale.

Il faut noter enfin que le tournant spirituel qui présida à la renaissance russe a eu plusieurs courants dont l'un des plus marquants pour l'intelligentsia fut le courant marxiste qui supplanta rapidement le mouvement populiste. On comprend mieux dès lors l'importance du

dialogue christianisme-marxisme, tel que l'a vécu Berdiaeff et tel que *Conception chrétienne et conception marxiste de l'histoire* le représente, si l'on garde ce phénomène toujours présent à la mémoire. Une partie des marxistes d'alors passa à l'idéalisme puis finalement au christianisme. Cette évolution très particulière à la Russie est tout à fait représentative des forces vives et novatrices qui animaient la renaissance philosophique et spirituelle, voire sociale, de la Russie au début du siècle. Sur la base d'un marxisme critique et non orthodoxe, naquit ainsi en Russie un mouvement intellectuel et religieux au visage propre. Certains marxistes fidèles aux perspectives sociales du marxisme s'en détachèrent dès le début, vers 1890, au niveau proprement philosophique, pour proclamer contre le matérialisme une pensée kantienne et fichtéenne, c'est-à-dire idéaliste. Berdiaeff connut une telle évolution qui fut d'ailleurs vivement dénoncée et combattue par les marxistes purs qui s'en tenaient au matérialisme. Une distinction s'opéra ainsi entre ceux qui adhéraient à un marxisme orthodoxe et ceux qui n'en acceptaient qu'une partie. Ce courant idéaliste offrait de nouvelles perspectives ; il ne dura pas longtemps, mais permit à ses représentants de vivre un tournant vers la [18] religion, le christianisme, l'Église orthodoxe. Parmi eux, nous trouvons des hommes bien connus comme Serge Boulgakov, Pierre Struve, Simon Frank et, bien entendu, Nicolas Berdiaeff ; aucun d'entre eux ne pourra finir ses jours en Russie ! Cet élan vers la religion et cette aspiration vers le renouvellement des esprits, dans une perspective libre et créatrice qui caractérisa tout ce courant, s'accompagnèrent aussi d'un retour aux sources du XIX^e siècle, un retour à ce que Berdiaeff appelle dans *L'idée russe* le « contenu spirituel de la littérature russe » (pp. 231-232) : principalement Khomiakov, Dostoïevski et Soloviev.

Mais, faut-il encore le souligner, Berdiaeff ne s'est pas contenté de disserter sur l'histoire ; il a vécu cette dernière intensément, et plus particulièrement au niveau du combat qu'il n'a cessé de mener, de manière paradoxale, à la fois pour et contre le marxisme. Il écrit dans son *Autobiographie spirituelle* : « Ce n'est pas seulement le tragique conflit de la personne et de l'Histoire qui fait le contenu de ma vie, c'est aussi l'Histoire elle-même insérée dans mon expérience » (p. 377).

Une part essentielle de l'existence et de l'œuvre de Berdiaeff s'est construite au cœur du drame du communisme russe ; son *Essai*

d'autobiographie spirituelle retrace en détail les différentes étapes d'une lutte qu'il serait déplacé de présenter ici. Socialiste et chrétien convaincu, Berdiaeff qui avait combattu contre l'Ancien Régime sera [19] donc finalement banni par le nouveau. Il n'en continuera pas moins de mener une lutte acharnée contre le capitalisme matérialiste et pour un christianisme social. Il écrit par exemple dans *L'idée russe* : « Le thème social occupe chez moi un rôle beaucoup plus important que chez les autres représentants de la philosophie religieuse russe ; je suis proche du courant qui, en Occident, s'appelle socialisme chrétien, mais ce socialisme est résolument personnaliste » (p. 251). La religion chrétienne n'est certes pas pour lui une simple religion sociale oublieuse des dimensions véritables de l'Évangile, mais il pensait que la révélation de la Vérité chrétienne et la vérité de la Révélation devaient être mises en rapports étroits avec la vie tout entière, aussi bien morale et spirituelle, que sociale et matérielle. Il conclut par ces termes révélateurs son essai intitulé *Le marxisme et la religion* : « Ne pourra vaincre l'esprit antichrétien qu'un christianisme purifié, spiritualisé, approfondi, prenant conscience de ses devoirs créateurs et dans la culture et dans la vie sociale » (p. 58).

Berdiaeff ne coupera jamais les ponts avec les marxistes ; il s'appliquera à vivre avec eux un dialogue d'autant plus positif qu'il était convaincu qu'un christianisme infidèle à sa vocation sociale et créatrice était finalement à l'origine de l'athéisme marxiste et de la haine de ce dernier pour la religion. Il exprimera cette idée fondamentale, qui apparaît très nettement dans *Conception chrétienne et conception marxiste de l'histoire*, dans plusieurs livres ; le titre de l'un d'entre eux constitue, à lui seul, un témoignage suffisant : *Dignité du christianisme et indignité des chrétiens*.

[20]

Berdiaeff n'est pas un bâtisseur de système ; telle est la faiblesse, selon les uns, ou la force, selon les autres, de sa philosophie existentielle, de sa pensée étrangère à tout dogmatisme, à tout académisme, à toute orthodoxie consacrée comme à tout sectarisme.

Les ouvrages de Berdiaeff sont en général très touffus et, dans la mesure où Berdiaeff ne suit pas toujours un plan très précis ni n'utilise une méthode très rigoureuse d'analyse philosophique, il s'avère difficile de suivre sa pensée et ses développements. La philosophie de

Berdiaeff n'est pas systématique ; elle touche de près à la vie, elle correspond au fruit de ses expériences personnelles. Il écrit dans son *Essai d'autobiographie spirituelle* : « Or ma philosophie fut existentielle — comme l'on s'exprime aujourd'hui — elle traduisait mes luttes spirituelles, elle fut proche de la vie, de la vie sans guillemets » (p. 40). Berdiaeff aimait à rappeler qu'il ne voulait pas être un philosophe didactique et académique, un philosophe pur dont la pensée pourrait être séparée de la vie et constituer en quelque sorte un système cohérent et intemporel. « La philosophie a été pour moi liée à mon destin, à mon être entier ; en elle, le connaissant était toujours présent en tant qu'existant », affirme encore Berdiaeff dans son autobiographie (p. 120). Dans ses œuvres, Berdiaeff nous livre une pensée vivante et brûlante, mais souvent confuse et étrangère à la logique. Ayant vécu, comme nous l'avons montré, le marxisme de l'intérieur, au cœur de sa vie et au cœur de la Révolution, Berdiaeff ne donne guère de références historiques ou littéraires précises et ne cite presque jamais ses sources. On pourrait [21] facilement multiplier les citations où Berdiaeff reconnaît que le manque d'esprit de suite, son incapacité pour l'analyse et le développement discursif, constituent la faiblesse principale de sa manière d'écrire et de penser qu'il appelait d'un terme qui lui était cher : « aphoristique » (cf. par exemple *Essai d'autobiographie spirituelle*, p. 108 ; *Essai de métaphysique eschatologique*, p. 5). La pensée de Berdiaeff est essentiellement intuitive, paradoxale et synthétique. De telles caractéristiques découragent parfois ses lecteurs, embarrassent le plus souvent ses commentateurs et rendent toujours très difficile la tâche de ses traducteurs. *Conception chrétienne et conception marxiste de l'histoire* n'échappe pas à de telles critiques. Dans son ouvrage monumental intitulé *Berdiaeff. Une réflexion chrétienne sur la personne* (Paris, Aubier, 1963), Jean-Louis Segundo a pu écrire très justement : « Un mépris certain pour le *genre littéraire* propre à la philosophie occidentale, l'usage d'un vocabulaire ésotérique tiré des théologies hérétiques et même de la cabale, un style *aphoristique* manquant de continuité logique, revenant inlassablement sur certaines idées mises en relief et exprimées de façon paradoxale, tout cela a sûrement contribué à ce qu'on ignore le véritable philosophe que fut Berdiaeff » (p. 11). L'absence de rigueur dans les développements et la réflexion est le point faible d'une œuvre prophétique où les répétitions abondent,

voisinant avec des éclairs fulgurants comparables aux rayons étincelants d'une lumière intérieure.

Partagé entre le désir de livrer ici un texte parfaitement clair, et celui de rester scrupuleusement fidèle à [22] l'original, nous avons choisi la deuxième solution. On verra dans le caractère parfois un peu littéral de ces lignes le signe d'un profond respect pour une pensée et un style que nous ne nous sommes pas senti le droit de travestir.

Désireux de donner une dimension existentielle aux notes qui accompagnent la traduction de cet essai, en facilitent la compréhension et en soulignent les rapports multiples avec les autres œuvres de Berdiaeff, nous avons cru utile de les faire suivre de notices biographique et bibliographique auxquelles le lecteur pourra toujours se reporter.

Pour plus de clarté nous avons numéroté les paragraphes de *Conception chrétienne et conception marxiste de l'histoire* ; cette numérotation n'existait pas dans le texte de l'auteur. Nous avons d'autre part adopté, pour la graphie du nom de Berdiaeff, la forme qu'il utilisait lui-même quand il signait en français.

[23]

*Conception chrétienne
et conception marxiste
de l'histoire*

NICOLAS BERDIAEFF

[Retour à la table des matières](#)

[24]

[25]

I

Toute philosophie de l'histoire ¹ est très étroitement reliée au christianisme et au judaïsme. La philosophie marxiste de l'histoire elle-même ne serait pas possible sans l'existence des données chrétiennes de l'histoire ; elle fait partie de l'ère chrétienne de celle-ci. Une juste compréhension de cette dernière, une bonne intelligence de son sens ne pouvait pas apparaître dans le cadre de la philosophie grecque attachée à son idée du retour éternel et cyclique des choses : la pensée grecque était déterminée cosmiquement et non pas historiquement ². Le

¹ *Toute philosophie de l'histoire...*

Sur Berdiaeff et la « philosophie de l'histoire », cf. l'*introduction* où ce problème a été longuement présenté. Signalons en outre que l'expression consacrée de « philosophie de l'histoire » remonte au XVIII^e siècle : « La contribution essentielle de Voltaire au mouvement antireligieux du XVIII^e siècle est l'élaboration d'une histoire laïcisée, ou, pour employer le terme créé par Voltaire lui-même, d'une philosophie de l'histoire » (Henri ARVON, *L'athéisme*, Paris, P.U.F., « Que sais-je ? », n° 1291, p. 62).

² *...la pensée grecque était déterminée cosmiquement et non pas historiquement.*

Berdiaeff distingue souvent dans son œuvre trois ordres différents du temps ; chaque homme vit dans chacun de ces trois ordres à la fois.

Le premier est *le temps cosmique*, un temps qui dépend de la contemplation du cosmos et de son mouvement cyclique ; il n'a ni commencement ni fin ; il est par conséquent symbolisé par un cercle. Cette conception est celle des Grecs qui rattachent ainsi le temps au mouvement de la terre autour du soleil (jours, mois, saisons, années) : ce temps est fait de retours incessants et ne donne donc lieu à aucune philosophie de l'histoire à proprement parler.

Le deuxième est *le temps historique* symbolisé par une ligne droite qui se prolonge indéfiniment en avant. Le temps historique est tendu vers l'avenir, le futur, la nouveauté ; il est comme encastré dans le temps cosmique et se compte, lui, mathématiquement par années, siècles, millénaires. Cette conception est la conception chrétienne de l'histoire.

Le troisième est *le temps existentiel* ; c'est le temps de la profondeur, un temps intérieur non objectivé ; certains instants du temps existentiel participent de l'éternité. De ce point de vue-là, ce n'est pas l'homme qui est

christianisme, par contre, de même que le judaïsme, signifie la révélation [26] de Dieu non dans la nature, mais dans l'histoire. Ce caractère historique du christianisme³, la compréhension chrétienne du sens de l'histoire, s'explique par le fait qu'aux yeux des croyants tout sens caché trouve son accomplissement dans le cours des événements, est consommé par l'irruption de l'éternel dans le temporel. Cette irruption de l'éternel dans le cadre historique du temps révèle ce qui est métahistorique dans l'histoire⁴. Cette dernière ne se déroule pas dans

dans le temps mais le temps qui est dans l'homme. La notion de temps existentiel est directement liée dans la pensée et l'œuvre de Berdiaeff à celle de « métahistoire » ; cf. à ce sujet la note 4.

Cf. au sujet du problème du temps tel que nous venons de le résumer schématiquement : *De l'esclavage et de la liberté de l'homme*, pp. 288-295 ; *Essai de métaphysique eschatologique*, pp. 222-226, 232-233 ; *Dialectique existentielle du divin et de l'humain*, pp. 205-206.

³ Ce caractère historique du christianisme...

Cf. à ce sujet : *Le sens de l'histoire*, chap. VI « Le christianisme et l'histoire » ; *L'idée russe*, p. 42 ; *Essai de métaphysique eschatologique*, chap. VIII, 1 : « Le monde en tant qu'histoire. Les éons. Messianisme et histoire. Temps cosmique, temps historique et temps existentiel. Le prophétisme et le [53] temps » ; *Vérité et Révélation*, chap. V : « L'homme et l'histoire. La liberté et la nécessité dans l'histoire. Providence, liberté et destin. » On pourra se référer aussi à ce sujet à la note 21.

Berdiaeff écrit par exemple dans *L'idée russe* : « Mais ce qui intéressait Tchaadaev n'était pas la personne, mais la société. Il insistait sur l'historicité du christianisme. Il répétait les paroles de la prière : *Adveniat Regnum tuum*. Il cherchait le Royaume de Dieu sur terre. Il transmettra ce thème à Soloviev qu'il a très manifestement influencé » (p. 42). Cette citation nous montre clairement à quelle tradition russe Berdiaeff se rattache, lui qui insistait aussi fortement sur l'historicité du christianisme.

⁴ ...ce qui est métahistorique dans l'histoire.

Le thème de la *métahistoire* est un thème cher à Berdiaeff ; il y revient au paragraphe III du texte. La métahistoire est celle qui donne, pour le croyant, un caractère transcendant, voire saint, à notre histoire. Elle est le signe du divin, le siège du sacré qui font parfois irruption dans notre monde. La métahistoire accompagne, dépasse notre histoire qu'elle recoupe ainsi à certains moments. Cf. plus particulièrement à ce sujet : *De l'esclavage et de la liberté de l'homme*, pp. 293-294 ; *Essai de métaphysique eschatologique*, p. 238 ; *Dialectique existentielle du divin et de l'humain*, p. 219 ; *Vérité et Révélation*, pp. 90, 93.

Berdiaeff écrit de manière significative dans *De l'esclavage et de la liberté de l'homme* : « Il y a dans l'histoire une métahistoire qui n'est pas le

un monde clos ; au contraire des forces métahistoriques agissent en elle. Le temps n'est pas un cercle limité. La compréhension du sens véritable de l'histoire présuppose une pensée messianique. L'existence de cette conscience messianique, conscience tournée vers la victoire future de l'histoire dans sa vérité et sa signification les plus profondes, orientée vers le Royaume de Dieu à venir, n'est possible que fondée sur le judaïsme et le christianisme. Elle est étrangère, dans son essence, à la philosophie grecque.

[27]

II

La théorie du progrès a pris naissance sur le sol du christianisme ⁵. Elle représente la pensée messianique du christianisme sous une forme sécularisée ⁶. La théorie du progrès est totalement différente de l'idée d'évolution apparue au XIX^e siècle avec la biologie ⁷. L'idée de progrès

produit de l'évolution historique. L'histoire a un côté miraculeux qui ne s'explique pas par l'évolution historique et par les lois historiques : les miracles de l'histoire sont dus à l'irruption des événements du monde existentiel dans le monde historique (...). La révélation de [54] Dieu dans l'histoire est une de ces irruptions du temps existentiel dans le temps historique » (p. 293).

⁵ *La théorie du progrès a pris naissance sur le sol du christianisme.*

Berdiaeff estime que la théorie du progrès, à laquelle il revient au paragraphe III de ce texte, est une doctrine en quelque sorte laïque, profane, politique, mais dérivée d'une conception religieuse, chrétienne de l'histoire, conception dominée par les réalités du messianisme et de l'eschatologie. La théorie du progrès est donc, à son niveau, une sécularisation du point de vue religieux et chrétien de l'histoire. Cf. à ce sujet : *Le sens de l'histoire*, chap. X : « La théorie du progrès et la fin de l'histoire » ; *Essai de métaphysique eschatologique*, pp. 234-237.

⁶ ... *sous une forme sécularisée.*

Cf. encore sur ce sujet : *Dialectique existentielle du divin et de l'humain*, pp. 208-209 ; *Royaume de l'Esprit et royaume de César*, où nous choisissons cette citation : « La foi optimiste marxiste dans la bienfaisance du processus historique est une forme sécularisée de la foi dans la Providence » (p. 140).

⁷ *La théorie du progrès est totalement différente de l'idée d'évolution apparue au XIX^e siècle avec la biologie.*

suppose au départ que l'histoire marche vers le triomphe du sens profond qui est à la base de toutes choses et qu'en elle un but supérieur est atteint. La théorie du progrès universel est optimiste en ce qui concerne l'avenir ; elle considère par contre le passé d'un regard essentiellement pessimiste. C'est là une caractéristique du marxisme. Ce dernier a repris l'idée hégélienne de progrès ; il est très profondément pessimiste dans sa conception de l'histoire : ce qui triomphe en elle, selon l'enseignement de Marx, c'est le péché de l'exploitation de l'homme par l'homme⁸. Ce péché, et lui seul, détermine la marche de l'histoire à la base de [28] laquelle se trouve l'asservissement mutuel des hommes. Toutes les idéologies qui, au cours de l'histoire, ont pu obtenir quelque crédit ne sont, pour le marxisme, que mensonge et imposture. Mais un jour viendra où l'histoire subira la rigueur du jugement. Alors l'homme sera libéré des puissances du péché et de l'esclavage. C'est ainsi que le marxisme envisage l'avenir de manière très optimiste. Son optimisme n'est pas déterminé par une connaissance scientifique, mais par une conscience très nette que le marxisme a de sa mission. La conscience messianique d'un J.-J. Rousseau était bien différente. Chez lui aussi nous trouvons la « mystique de la démocratie », la mystique du peuple souverain, idée

Berdiaeff semble très attaché à cette distinction entre le *progrès* et l'*évolution* ; l'idée de progrès a, selon lui, un fondement messianique et, par conséquent, s'accompagne d'une certaine foi, alors que l'idée d'évolution est une donnée purement [55] naturelle révélée par une science, par la biologie. Cf. à ce sujet : *Le sens de l'histoire*, p. 168 ; *Dialectique existentielle du divin et de l'humain*, p. 209.

⁸ ... c'est le péché de l'exploitation de l'homme par l'homme.

Berdiaeff accorde une très grande importance à cette idée à laquelle il est souvent revenu dans son œuvre. Cf. par exemple : *Un nouveau Moyen Age*, p. 256 ; *Le marxisme et la religion*, p. 20 ; *Christianisme et réalité sociale*, p. 101 ; *Problème du communisme*, p. 23 ; *Au seuil de la nouvelle époque*, pp. 45-46 ; *Royaume de l'Esprit et royaume de César*, p. 124. Voici un extrait de *Le Marxisme et la religion* : « Dans les écrits marxistes traitant de la religion, nous trouvons toujours que le fait primordial et le plus effectif de la vie humaine est l'exploitation, l'oppression. C'est là leur mythe fondamental, tout en découle et y revient (...). La foi de Marx dans l'exploitation, comme fait fondamental et déterminant de la vie sociale, peut être assimilée à la doctrine chrétienne du péché originel. L'exploitation d'un homme par un autre, voilà le péché originel qui contamine toute l'histoire mondiale, toute la pensée, toute la foi, toute l'idéologie » (p. 20).

comparable à la mystique du prolétariat dans la pensée de Karl Marx ⁹. Une telle mystique traduit toujours l'espoir qu'un jour viendra l'heure de la délivrance, où la contrevérité sera jugée. Dans le monde chrétien des siècles passés régnait la conception utopique de la théocratie ¹⁰, du Saint Empire, représentation dans laquelle il faut voir la source même de toutes les utopies. Cette image utopique est devenue une réalité dans le christianisme. Somme toute, et [29] contrairement à ce que l'on croit communément, les utopies sont non seulement réalisables mais ont été effectivement réalisées ¹¹, et il en sera de même dans l'avenir. Mais elles sont toutes une preuve de la fin inévitable de l'histoire, de son funeste échec. Ainsi sommes-nous parvenus au cœur de ce problème : le double rapport qu'entretient le christianisme avec l'histoire.

⁹ ... *la mystique du prolétariat dans la pensée de Karl Marx*.
Cf. à ce sujet le paragraphe VII du texte et la *note* 27.

¹⁰ ... *la théocratie...*

Berdiaeff analyse et critique de manière très profonde l'idée de la *théocratie* dans *Un nouveau Moyen Age*, IV : « La démocratie, [56] le socialisme et la théocratie », pp. 278-292. Berdiaeff appelle ici théocratie tout pouvoir temporel sacralisé et divinisé. Cf. à ce sujet le paragraphe IV du texte et la *note* 15.

¹¹ ... *les utopies sont non seulement réalisables mais ont été effectivement réalisées*.

Cf. à ce sujet : *Royaume de l'Esprit et royaume de César*, chap. XI : « Le Tragique de l'existence humaine et l'Utopie ». Nous choisissons dans ce livre l'extrait suivant : « Les utopies jouent un rôle énorme dans l'histoire. Il ne faut pas les confondre avec les romans utopiques. Les utopies peuvent constituer une force motrice et apparaître comme plus réelles que des tendances plus raisonnables et plus modérées. On considérait le bolchevisme comme une utopie ; mais il s'est avéré être quelque chose de plus réel que la démocratie capitaliste et libérale. Ordinairement on appelle utopie quelque chose qui est irréalisable. C'est là une erreur. Les utopies peuvent être réalisées et même, dans la plupart des cas, elles ont été réalisées » (p. 165).

III

L'acquiescement chrétien à l'histoire dans son sens le plus profond n'est pas le moins du monde un optimisme aveugle. Le sens de l'histoire se trouve au-delà de ses frontières et n'est pas épuisé par la simple mise en marche d'un processus immanent. Bien plus, il présuppose une transcendance, quelque chose qui la dépasse. C'est pourquoi il est aussi le jugement prononcé sur l'histoire. La compréhension chrétienne de celle-ci ne se satisfait pas d'une solution immanente, de la réalisation définitive des fins dernières dans les limites [30] de l'historique. C'est pour cette raison que la philosophie chrétienne de l'histoire s'appuie sur le problème de l'eschatologie ¹².

¹² ... *l'eschatologie*.

Le thème de l'eschatologie occupe une place centrale dans l'œuvre de Berdiaeff ; on le retrouve dans le titre de l'un de ses principaux livres : *Essai de métaphysique eschatologique* dont on lira avec profit sur ce sujet la quatrième partie, chap. VIII et IX : « Le problème de l'histoire et de l'eschatologie ». Cf. aussi : *Le sens de l'histoire*, Appendice II : « Histoire et eschatologie » ; *De l'esclavage et de la liberté de l'homme*, chap. IV, 4 : « Eschatologisme actif et créateur ». Berdiaeff donne un sens à la fois très large et très fort au mot « eschatologie » ; il le définit ainsi dans *L'idée russe* : « Il est indispensable [57] d'expliquer ce que j'entends par eschatologie. Je n'entends pas par là la partie eschatologique du système théologique que l'on peut trouver dans n'importe quel manuel de théologie catholique ou protestant. Je veux parler d'une interprétation eschatologique du christianisme tout entier et qu'il faut opposer à l'interprétation historique. La révélation chrétienne est eschatologique, c'est la révélation de la fin de ce monde et de la venue du Royaume de Dieu. Tout le christianisme des premiers chrétiens a été eschatologique, tous attendaient la deuxième parousie du Christ, l'avènement du Royaume de Dieu. Un christianisme historique, une Église historique signifient que le Royaume de Dieu n'est pas venu, signifient un échec, une adaptation de la révélation chrétienne au royaume de ce monde. Il reste au christianisme une espérance messianique, une attente eschatologique et elle est plus forte dans le christianisme russe que dans l'occidental » (p. 203).

Dans le même livre Berdiaeff écrit encore ces mots qui définissent le type très particulier de la philosophie religieuse dont il se réclame : « Il serait plus juste de qualifier ma philosophie religieuse d'eschatologique ; j'essaie depuis longtemps de perfectionner le sens que je donne à ce terme. Ma façon de comprendre le christianisme est eschatologique par opposition à un point de

Le sens de l'histoire présuppose la fin de l'histoire. Cette fin signifie aussi bien la réalisation de l'histoire dans son sens le plus profond — et cela au-delà des barrières historiques — que le jugement prononcé sur elle et toutes ses erreurs. Les échecs et même l'échec par excellence de l'histoire se dévoilent dans la philosophie chrétienne de l'histoire. Elle est partiellement pessimiste, mais elle ne l'est pas de manière absolue. Elle est le sol nourricier de la théorie du progrès, mais elle n'en partage cependant pas les espoirs optimistes. La différence la plus importante entre la philosophie chrétienne de l'histoire et toutes les autres philosophies de l'histoire est la suivante : ce qui compte le plus dans le christianisme, c'est la personne humaine ; l'âme de l'homme lui est plus précieuse que toute la splendeur du monde. Pour le christianisme, la personne humaine a une valeur inconditionnelle ¹³.

vue historique. Cette interprétation eschatologique est chez moi active et créatrice et non passive. La fin de ce monde et de l'histoire dépend de l'acte créateur de l'homme » (p. 250).

¹³ *Pour le christianisme, la personne humaine a une valeur inconditionnelle.*

A) *Le personnalisme*

Le terme a été créé, semble-t-il, par Renouvier, en 1903, pour qualifier sa philosophie. Le personnalisme est une doctrine [58] ou une attitude qui pose le primat et la valeur de la personne humaine au-dessus de toute institution quelle qu'elle soit. Le personnalisme a été créé, comme doctrine, par Emmanuel Mounier : *Qu'est-ce que le personnalisme ?*, Le Seuil, 1947. Berdiaeff est avec Mounier un représentant de ce courant philosophique (« Ma philosophie est résolument personnaliste... », *L'idée russe*, p. 250).

Selon Berdiaeff, toute la complexité et la richesse, voire l'ambiguïté, de l'homme résultent du fait qu'il est à la fois un *individu*, c'est-à-dire une partie de l'espèce, et une *personne*, c'est-à-dire un être spirituel et donc responsable. L'individu appartient à une catégorie sociale, animale et biologique. Il est engendré par un processus générique. Il naît. Il meurt. La personne atteint la sphère de la liberté ; sa catégorie est à la fois spirituelle et religieuse. Elle ne naît pas ; elle est créée par Dieu. Elle est le dessein de Dieu. Elle représente pour l'individu naturel une tâche à réaliser. La personne est spirituelle et implique l'esprit. La personne implique également l'autre, le prochain. La mort de l'individu, c'est sa mort naturelle ; celle de la personne, c'est son isolement, le repliement sur soi, le refus de l'amour. L'individu et la personne ne s'opposent pas l'un à l'autre comme le corps et l'âme dans la philosophie classique ; ils sont complémentaires.

Le thème du personnalisme en général et de la personne en particulier occupe une place centrale dans l'œuvre de Berdiaeff. Il lui a consacré parmi les plus longs et les plus importants développements de sa pensée. Cf. principalement sur ce sujet : in *Les communistes et les chrétiens* (ouvrage

collectif) l'essai de Berdiaeff intitulé « Personne humaine et marxisme », pp. 178-202. Ce texte fondamental éclaire remarquablement le sujet de la présente *note*.

On lira aussi avec profit sur cette question fondamentale : *De la destination de l'homme*, chap. III, 2 : « Le personnalisme. La personne et l'individu. La personne et la société » ; *Cinq [59] méditations sur l'existence*, cinquième méditation : « La personne, la société et la communion » ; *De l'esclavage et de la liberté de l'homme*, chap. I, 1 : « La personne » ; *De l'esprit bourgeois* : « La personne et la société », pp. 93-119.

On peut rappeler, d'autre part, le livre monumental de Jean-Louis Segundo : *Berdiaeff. Une réflexion chrétienne sur la personne*, Paris, Aubier, 1963.

B) *La fin et les moyens*

L'opinion selon laquelle le communisme ferait sienne, sinon en principe du moins en fait, la fameuse formule « la fin justifie les moyens » n'est, bien entendu, pas particulière à Berdiaeff qui précise ici que la personne ne peut pas être manipulée comme un *outil* et utilisée comme un *moyen* pour justifier le progrès, faire avancer l'histoire. Il convient toutefois de faire à ce sujet deux remarques. Premièrement, Berdiaeff exprime cette idée et défend son point de vue en termes souvent assez originaux. Il faut, selon lui, voir dans le christianisme l'amour du *prochain* et dans le marxisme celui du *lointain*. Le chrétien, contrairement au communiste, préfère l'homme vivant à l'idée qu'il s'en fait, à son avenir et ne saurait sacrifier la personne pour un idéal et une société future. Il préfère l'homme à l'Homme, donc le prochain au lointain. Deuxièmement, Berdiaeff reconnaît que le christianisme historique a souvent, lui aussi, justifié des violences révoltantes par son désir de hâter par la force l'instauration du Royaume de Dieu sur la terre. Il convient donc de renvoyer, sur ce point, chrétiens et marxistes dos à dos ; les uns et les autres ont tendance à sacrifier la personne à leur idéal, à l'État ou à l'Église.

Cf. à ce sujet : *L'esprit de Dostoïevski*, p. 113 ; *Le marxisme et la religion*, pp. 41 et 44 ; *Problème du communisme*, p. 38 ; *Les sources et le sens du communisme russe*, pp. 57, 120, 305 ; *L'idée russe*, pp. 102-103 ; *Dialectique existentielle du divin et de l'humain*, p. 209 ; *Au seuil de la nouvelle époque*, pp. 41, [60] 50-51, 69, 79, 125 ; *Royaume de l'Esprit et royaume de César*, pp. 60 et 138, et plus particulièrement dans ce livre le chap. V : « La hiérarchie des valeurs. Fins et moyens ».

Nous retenons un extrait de *Le marxisme et la religion* : « La personnalité humaine a, pour le christianisme, une signification absolue, l'âme humaine a plus de valeur que tous les royaumes du monde. La vie spirituelle de l'homme n'appartient plus, dans son intégralité, à la société, quelle que soit sa forme, elle est liée à l'Église, et non à l'État, elle appartient au Royaume de Dieu et non au royaume de ce monde. A la base du christianisme il y a l'amour du prochain, l'amour de l'homme. A la base du marxisme, il y a négation de cet amour de Dieu et du prochain. Le marxisme n'aime ni Dieu ni l'homme. Il

C'est pourquoi celle-ci ne peut pas être un outil pour le progrès, un simple moyen utilisé pour la grandeur de l'histoire ou de la postérité. [31] Le pessimisme du christianisme envers l'histoire s'explique par le fait que cette dernière n'a pas d'égards pour la personne, pour l'homme vivant et son destin. La théorie du progrès néglige la personne humaine ; elle ne se soucie que de l'avenir ; pour elle, le présent, l'homme vivant n'est qu'un outil destiné à construire l'avenir. C'est ainsi qu'est faite toute utopie : son espérance ignore le monde vivant. La personne vit dans un état de perpétuel et grave conflit avec l'histoire ¹⁴ : elle trouve sa réalisation dans celle qui se montre pourtant indifférente et impitoyable à son égard. C'est la raison pour laquelle le christianisme, dans sa relation avec l'histoire et avec le progrès, est fondamentalement antinomique et paradoxal. Reconnaître la carence de l'histoire ne signifie pas qu'il faille nier l'événement historique ou refuser le devoir chrétien qui consiste à réaliser la vérité dans l'histoire ; cela ne revient pas non plus à négliger, au cœur de la plénitude de la vie

nie Dieu et il est impitoyable envers l'homme, comme envers un moyen et un instrument ; il n'aime que le socialisme futur, le collectivisme social. Cet amour de la société, c'est ce que Nietzsche, pour une autre raison, appelait l'amour du *lointain*, par opposition à l'amour du *prochain*. Ce *lointain*, cette société future, est le vampire qui engloutira tout *prochain*, toute personnalité humaine, car elle exige des sacrifices illimités. Il n'y a pas de cruauté qui ne soit justifiée en son nom » (pp. 44-45).

¹⁴ *La personne vit dans un état de perpétuel et grave conflit avec l'histoire...*

Cf. à ce sujet : De l'esclavage et de la liberté de l'homme, pp. 288-295, 298 ; L'idée russe, p. 70 ; Essai de métaphysique eschatologique, pp. 234-235 ; Dialectique existentielle du divin et de l'humain, pp. 213, 217-218 ; Essai d'autobiographie spirituelle, pp. 376-377, et surtout Vérité et Révélation, pp. 86-97, où Berdiaeff expose de manière détaillée et approfondie le conflit de l'homme et de l'histoire, de la nécessité et de la liberté, en construisant sur ce thème une véritable philosophie [61] de l'histoire : l'homme est dans l'histoire et l'histoire est en lui ; l'homme est fait par l'histoire et il fait l'histoire ; l'homme est étranger à l'histoire et pourtant il la fait sienne et s'y engage. Berdiaeff écrit par exemple dans son Essai d'autobiographie spirituelle : « Il y a un conflit tragique de l'Histoire, de l'évolution historique et de la personne, du destin personnel. Le sentiment de ce conflit m'est essentiel. Je suis de ceux qui se dressent contre le processus historique parce qu'il tue la personne, n'en tient pas compte et ne se déroule pas pour elle » (p. 376).

personnelle et sociale, l'observance des commandements chrétiens ni les forces créatrices de l'homme.

[32]

IV

La chrétienté a été de tout temps exposée à différentes tentations au cours de l'histoire. Sa première tentation lui fit voir dans l'empire de César un empire sacré et saint, lui fit sanctifier une puissance qui était d'origine purement humaine et non divine¹⁵. La seule pensée qu'il puisse exister un pouvoir « charismatique »¹⁶ représente déjà une tentation qui s'explique sociologiquement. La révélation chrétienne dans l'histoire a été déformée par des intérêts sociaux précis et par certaines influences. Les chrétiens succombèrent à la tentation à laquelle Jésus avait été exposé dans le désert : ils rendirent à César des honneurs divins ; César est l'éternel symbole de l'empire exercé par les royaumes de ce monde. Toutes les théocraties historiques ont représenté une tentation de ce genre. Le monisme¹⁷, sous toutes ses

¹⁵ *Sa première tentation lui fit voir dans l'empire de César un empire sacré et saint, lui fit sanctifier une puissance qui était d'origine purement humaine et non divine.*

C'est là un aspect important de l'œuvre de Berdiaeff, qui a toujours insisté sur ce thème ; on se rappellera que le manuscrit de Berdiaeff laissé sur sa table de travail et trouvé après sa mort s'intitulait précisément : *Royaume de l'Esprit et royaume de César*.

On pourra consulter à ce sujet : *Le christianisme et l'antisémitisme*, pp. 23-24 ; *Esprit et liberté*, p. 335 ; *De la dignité du christianisme et de l'indignité des chrétiens*, pp. 43-44 ; *Christianisme et réalité sociale*, p. 200 ; *Les sources et le sens du communisme russe*, pp. 268, 307, 342-344, 348-350 ; et surtout *De l'esclavage et de la liberté de l'homme*, chap. III, 1 a : « La séduction de l'État. La double image de l'État » ; et *Royaume de l'Esprit et royaume de César*, chap. IV : « L'homme et César. Le pouvoir ».

¹⁶ *... charismatique...*

Berdiaeff appelle ici *charismatique* un pouvoir temporel et politique dont l'homme estimerait qu'il est divin, qu'il est un don de Dieu lui-même.

¹⁷ *Le monisme...*

formes, est fondamentalement opposé au christianisme. Il n'est possible que dans le Royaume de Dieu. Le [33] christianisme est révolutionnaire dans son essence la plus profonde ¹⁸, beaucoup plus révolutionnaire que toutes les tentatives révolutionnaires du monde. Ce caractère révolutionnaire du christianisme ressort clairement de l'opposition du Royaume de Dieu à tous les royaumes de ce monde, de la confrontation de l'éternel avec le temporel, du tout avec ses parties. La divinisation (sacralisation) de tout ce qui est fini, de tout ce qui est partiel, de tout ce qui est limité temporellement, c'est la tentation par excellence. Le caractère révolutionnaire du christianisme est déterminé eschatologiquement, comme tout ce qui est révolutionnaire est déterminé eschatologiquement et se trouve nécessairement orienté vers

Berdiaeff appelle ici *monisme* la confusion du temporel et du spirituel, l'identification du royaume de César et du royaume de l'Esprit. Cf. à ce sujet : *Royaume de l'Esprit et royaume de César*, pp. 66-67.

¹⁸ *Le christianisme est révolutionnaire dans son essence la plus profonde...*

C'est là une affirmation qui, ne l'oublions pas, date de 1935. Quand on pense qu'un tel refrain, celui du caractère révolutionnaire du christianisme, est aujourd'hui le cheval de bataille de nombreux théologiens, on s'étonne que ces derniers ne trouvent pas en Berdiaeff un véritable prophète des temps nouveaux. Toutefois, il est indispensable de noter que Berdiaeff fonde religieusement et non pas politiquement, comme trop de théologiens aujourd'hui, le caractère révolutionnaire du christianisme. C'est parce que le christianisme est eschatologique qu'il est révolutionnaire et tendu fondamentalement vers le changement.

Berdiaeff écrit dans *Christianisme et réalité sociale* ces lignes qui éclairent et complètent heureusement notre texte en le rejoignant jusque dans les termes : « On pourrait dire que le chrétien est un éternel révolutionnaire, que ne satisfait aucun régime de vie, car il cherche le Royaume de Dieu et sa justice, car il aspire à la transformation la plus radicale de l'homme, de la société et du monde. S'il se distingue des révolutionnaires extérieurs, ce n'est pas par un moindre radicalisme de ses idées, mais par l'exigence d'une harmonie entre les moyens et les fins, c'est-à-dire par la négation de la haine et de la violence en tant que voies menant à la réalisation d'une vie parfaite » (p. 192).

Berdiaeff a consacré certains de ses développements à une [63] analyse détaillée et critique du processus révolutionnaire. Cf. à ce sujet : *De la destination de l'homme*, chap. IV, 6 : « De l'État, de la guerre et de la révolution », et plus particulièrement les pages 269-274 ; *De l'esclavage et de la liberté de l'homme*, chap. III, 2 a : « La séduction et l'esclavage de la révolution. Son double aspect » ; *Essai d'autobiographie spirituelle*, chap. IX : « La révolution russe et le monde communiste ».

la catastrophe finale¹⁹. Toutefois, la fausse eschatologie des révolutions de ce monde donne habituellement à un avenir limité dans le temps le caractère d'un avenir éternel.

[34]

V

Toutes les utopies²⁰ — l'utopie théocratico-monarchiste, l'utopie nationaliste, l'utopie démocratique, l'utopie sociologique — sont jugées par ce qu'il y a d'absolu dans le christianisme. Cependant il ne faut aucunement en conclure que les chrétiens ne doivent pas tirer les conséquences de la lutte qui s'accomplit dans le monde. Bien plus, il faut qu'ils se décident et prennent part à cette lutte. Le christianisme est le jugement prononcé sur l'histoire. Il ne peut pas s'isoler et se séparer

¹⁹ ... *orienté vers la catastrophe finale*.

Le mot *catastrophe* est à prendre ici dans son sens le plus fort et le plus profond, dans son sens étymologique de bouleversement. Ce sentiment de l'imminence d'une catastrophe décisive et finale caractérise très nettement la pensée prophétique de Berdiaeff et le rattache en cela très fermement à la littérature russe. Il écrit, par exemple, dans *Les sources et le sens du communisme russe* : « Les écrivains russes, les plus grands surtout, ne croyaient pas à la solidité de la civilisation, à la solidité de ces bases sur lesquelles repose le monde bourgeois de l'époque. Ils sont agités du ressentiment angoissant d'une catastrophe. Un tel trouble, à la fois religieux et social, on le chercherait en vain dans les autres littératures européennes... » (p. 147). Ou encore dans le même livre : « Les écrivains russes du XIX^e et du XX^e siècle ont senti qu'ils ne vivaient pas dans une civilisation aux bases solides. Une perception catastrophique du monde demeure la caractéristique des plus remarquables d'entre eux » (p. 160).

Dans son *Essai d'autobiographie spirituelle*, Berdiaeff se définit lui-même en ces termes significatifs : « J'ai toujours eu le sentiment eschatologique de la catastrophe imminente de la fin (...). Mon interprétation du christianisme fut toujours eschatologique ; toute autre interprétation me paraissait une déformation ou un accommodement » (p. 369).

²⁰ *Toutes les utopies...*

Cf. sur ce thème un long et important développement critique de Berdiaeff dans *Un nouveau Moyen Age*, partie IV : « La démocratie, le socialisme et la théocratie ». Cf. aussi les *notes* 10, 11, 23.

de l'événement historique, ni renier l'activité de l'homme dans l'histoire ²¹. La fin décisive de cette dernière, cette fin qui décidera tout,

²¹ ... ni renier l'activité de l'homme dans l'histoire.

Le thème de l'activité et de la vocation créatrice de l'homme dans l'histoire occupe une place si importante dans l'œuvre de Berdiaeff qu'il est impossible de donner ici les références, même limitées, des passages très nombreux où ce passage affleure. Nous nous contenterons de rappeler que la réalité de la vocation créatrice de l'homme est aussi centrale dans la pensée de Berdiaeff que celle du personnalisme. Berdiaeff voit dans l'idée essentielle de l'homme créé à l'image de Dieu la source de notre destinée créatrice tant au niveau moral et spirituel qu'au niveau culturel et social. La tâche créatrice de l'homme n'est donc pas pour lui exclusivement réservée à l'artiste. Rien de plus étranger à la pensée de Berdiaeff que le fatalisme. L'attente eschatologique qui constitue le fondement de sa philosophie religieuse est une attente qui se veut créatrice et hautement conquérante.

Rappelons simplement que le premier livre de Berdiaeff, publié en 1916, s'appelle *Le sens de la création* ; on trouve là déjà la genèse de toute l'œuvre et de toute la pensée du philosophe. Nous conseillons aussi dans *De la destination de l'homme*, qui constitue le livre le plus achevé de Berdiaeff, surtout du point de vue éthique, la lecture du chap. III : « L'éthique de l'acte créateur » (1 : De la nature de l'acte créateur, 2 : Le caractère créateur et individuel des actes moraux, 3 : Le rôle de l'imagination dans la vie morale. L'éthique énergétique).

Berdiaeff a toujours souligné que l'activité créatrice de l'homme était exaltante et simultanément décevante, car l'œuvre n'est jamais au niveau de sa conception : « ... j'ai souligné l'aspect tragique de la créativité humaine qui vient de l'absence de concordance entre l'idée créatrice et son fruit : l'homme au lieu de créer une forme de vie nouvelle, une existence nouvelle, crée des produits de culture » (*L'idée russe*, p. 250).

Dans *De la destination de l'homme*, nous choisissons ces trois passages : « La nature de l'acte créateur est conjugale, elle nécessite toujours une rencontre. Dieu a conféré à l'homme le don créateur, le talent, le génie et lui a donné également le monde, dans lequel et à travers lequel cet acte créateur doit s'actualiser » (p. 170) ; « L'acte créateur est précisément ce qui évoque le plus la vocation et la destination de l'homme d'avant la chute, ce qui, dans un certain sens, se tient *par-delà le bien et le mal* » (p. 174) ; « L'éthique de la création est celle de l'infini ; pour elle, le monde est entrouvert et plastique, des horizons illimités y surgissent de toutes parts et une irruption dans d'autres mondes y est toujours possible. Bref, elle surmonte le cauchemar du fini, celui de l'ordre de la vie, qui nous maintient prisonniers » (p. 176).

On lira aussi avec profit in *Christianisme et réalité sociale* les pages 187-221 intitulées : « Christianisme et activité de l'homme ». C'est là un texte très beau et très important consacré à l'effort créateur de l'homme, du croyant dans le monde et l'histoire.

est préparée par l'activité créatrice de l'homme et en dépend donc étroitement. Le retour de l'Homme-Dieu, du Christ, dépend lui aussi de l'action de l'homme. La fin de l'histoire est l'affaire de Dieu et de l'homme. L'histoire ne doit pas être entendue comme une grandeur purement humaine ou purement [35] divine, mais plutôt comme une réalité à laquelle prennent part à la fois Dieu et l'homme. L'humanité a part à la nature humaine du Christ ²². C'est là l'idée fondamentale de la

²² *L'humanité a part à la nature humaine du Christ.*

La christologie de Berdiaeff est construite sur cette notion fondamentale qui détermine toute son anthropologie chrétienne ; cette idée est diffuse dans son œuvre et inspire de manière très forte sa philosophie religieuse ; il s'avère impossible de comprendre quoi que ce soit à l'humanisme chrétien [66] dont se réclame Berdiaeff sans avoir présent à l'esprit ce thème qui lui est cher : en Christ Dieu-homme et Homme-Dieu, nous trouvons l'image de notre union avec Dieu. Le christianisme est, pour Berdiaeff, la religion du Dieu-humanité ; il suppose la foi en Dieu et en l'homme. Dieu est humain. Rabaisser l'homme ne saurait donc grandir Dieu. Dans une telle perspective, l'idée de Dieu est l'idée humaine la plus haute et l'idée de l'homme est l'idée divine la plus haute. Il faut que Dieu naisse en l'homme et que l'homme naisse en Dieu. Cf. principalement sur ce sujet le chap. VI d'*Esprit et liberté* : « Dieu, l'homme et le Dieu-Homme. » La vérité de la Révélation est *théandrique, divino-humaine*, affirme souvent Berdiaeff. Il écrit par exemple : « C'est la pensée religieuse russe dans sa veine créatrice qui a apporté l'idée de la divino-humanité. C'est dans le Dieu-homme, ainsi qu'en Jésus-Christ, que l'incarnation individuelle de Dieu s'est réalisée dans l'homme : et dans l'humanité doit s'accomplir l'incarnation collective, universelle de Dieu. La divino-humanité est le prolongement de l'incarnation de Dieu : elle pose après elle la question de l'incarnation de la vérité du Christ dans la culture et dans la société chrétienne » (*Les sources et le sens du communisme russe*, pp. 357-358).

C'est à Soloviev que Berdiaeff reconnaît avoir emprunté la doctrine de la Divino-humanité. Berdiaeff écrit de Soloviev : « Au centre du christianisme il plaçait l'idée de la Divino-humanité (...). En la personne de Jésus-Christ, la nature divine s'est unie à la nature humaine et ainsi apparut le Dieu fait homme. La même union doit se réaliser dans l'humanité, dans la société humaine, dans l'histoire. La réalisation de cette Divino-humanité implique la participation de l'homme » (*L'idée russe*, pp. 98-99). La notion de la Divino-humanité est si profondément inscrite dans la tradition spirituelle russe que Berdiaeff a pu écrire à son sujet : « C'est le thème essentiel de la pensée russe » (*L'idée russe*, p. 103).

L'homme a donc la mission de se déifier, mais il ne peut réaliser [67] cette vocation qu'à travers le Dieu fait homme et dans la Divino-humanité. (Cf. *L'idée russe*, p. 105.) Une telle anthropologie chrétienne est résolument

pensée chrétienne russe au XIX^e et au XX^e siècle. C'est à partir de cette donnée que s'oriente sa compréhension de l'histoire. Celle-ci doit être comprise, non comme un événement à part, symbolique, sacré, mais dans son processus réel divino-humain, dans la coopération tragique de Dieu et de l'homme, coopération dont la force et l'intensité conduisent à la véritable transformation de l'existence. C'est la raison pour laquelle la fin de l'histoire et le jugement définitif prononcé sur elle dépendent de la réalisation de la vérité chrétienne par l'homme et dans la vie. Dieu attend de l'homme une action créatrice. Le christianisme, dans sa forme la plus pure, c'est-à-dire tourné vers le Royaume de Dieu, rejette toute utopie qui falsifie le Royaume de Dieu. Mais il appartient à la conscience chrétienne de savoir où se trouve la plus grande part de vérité et où se vit l'accord le plus profond avec la vérité éternelle de l'Évangile.

dynamique, puisqu'elle fait appel à l'effort créateur de l'homme, et positive, puisqu'elle fait confiance à l'homme, à sa grandeur fondée dans la Divino-humanité. On sent tout ce qui sépare une telle doctrine de la doctrine traditionnelle du rachat où l'homme, saisi dans une perspective juridique, n'est qu'une créature déchue, impuissante et écrasée par la sainteté de Dieu. Par le biais d'un humanisme chrétien fondé sur la personne du Christ, Berdiaeff retrouve les voies d'une certaine théologie naturelle, mais, et cela est essentiel à souligner, son anthropologie est davantage inscrite dans le cadre d'une philosophie religieuse que dans celui d'une théologie dont le dogmatisme lui répugne. Pour plus de clarté, il est indispensable de citer ici longuement Berdiaeff.

« Le christianisme n'est pas seulement la foi en Dieu mais aussi la foi en l'homme, en la possible réalisation du divin dans l'homme. Il existe une commensurabilité entre Dieu et l'homme et cela seul rend possible la révélation de Dieu à l'homme. Un transcendantalisme pur et abstrait rend impossible la révélation, ne peut indiquer les voies vers Dieu et exclut la possibilité d'un dialogue entre l'homme et Dieu. (...) En Jésus-Christ, l'Homme-Dieu, personne individuelle, se réalise l'union complète des deux natures, l'humaine et la divine. La même chose doit se produire collectivement dans l'humanité, dans la communauté humaine. (...) La Divino-humanité est réalisable par le fait que la nature de l'homme est consubstantielle à la nature humaine du Christ » (*L'idée russe*, p. 180).

Cf. aussi : *Vérité et Révélation*, pp. 133-134.

[36]

VI

Dans la lutte qui se déroule aujourd'hui entre le nationalisme ²³ et le socialisme, la conscience chrétienne ne souffre aucune illusion ; elle ne peut admettre que ce qui est relatif et temporel soit démesurément grandi et sacralisé ; elle ne peut pas méconnaître ce fait : la plus grande part de vérité est du côté du socialisme ²⁴. Nous ne sommes pas

²³ ... *le nationalisme...*

Cf. sur ce sujet : *De l'esclavage et de la liberté de l'homme*, chap. III, 1 c : « La séduction du nationalisme. Le nationalisme comme esclavage. Peuple et nation » ; *Royaume de l'Esprit et royaume de César*, chap. IX : « L'unité du genre humain et le nationalisme ».

²⁴ ... *la plus grande part de vérité est du côté du socialisme.*

Berdiaeff n'a jamais varié d'opinion sur ce point ; entre le capitalisme et le socialisme, le chrétien doit choisir lucidement la deuxième solution, car elle contient une plus grande part de justice sociale. Toutefois, la tâche du croyant consistera à spiritualiser le socialisme, à l'humaniser par un retour au respect de la personne. L'esprit libre et créateur doit retrouver droit de cité dans le socialisme ; c'est là une des vocations du christianisme, selon Berdiaeff. Cf. principalement sur ce sujet : *De la destination de l'homme*, p. 290 ; *L'idée russe*, pp. 254-255 ; *Les sources et le sens du communisme russe*, pp. 361, 367, 368 ; *Au seuil de la nouvelle époque*, pp. 56, 67-69.

Nous choisissons trois extraits significatifs ; le premier est tiré de *L'idée russe*, les deux suivants de *Au seuil de la nouvelle époque*.

« Le véritable adversaire du christianisme et de toute religion n'est pas le système social du communisme, beaucoup plus conforme au christianisme que le capitalisme, mais la pseudo-religion du communisme qui veut remplacer le christianisme » (pp. 254-255).

« La lutte des Églises et des groupements chrétiens contre l'avènement du socialisme et du communisme est le pire des maux qui puissent arriver. Ce n'est pas la peur du communisme qui s'impose ; ni la formation d'un front anticommuniste [69] qui dégénérerait inévitablement en front fasciste. Il faut la christianisation et la spiritualisation du communisme, au sein duquel il faut savoir discerner les éléments positifs de justice sociale » (p. 67).

« L'idée du communisme est d'origine chrétienne et dans le passé a pris le plus souvent des formes religieuses. Il faut avoir perdu toute conscience pour estimer que le capitalisme est plus conforme au christianisme que le communisme » (pp. 68-69).

seulement placés devant des utopies, mais aussi devant des réalités qui sont en lutte l'une contre l'autre. Et c'est pourquoi nous ne pouvons pas ne pas participer à cette lutte. La religion du socialisme ²⁵ est, du point de vue chrétien, un mensonge et une imposture. Mais le socialisme n'est

²⁵ *La religion du socialisme...*

L'idée selon laquelle le marxisme est avant tout, au niveau psychologique, une religion nouvelle est très répandue dans l'œuvre de Berdiaeff ; c'est la raison pour laquelle il pensait que le communisme était finalement plus opposé au christianisme qu'au capitalisme. Il y a entre le communisme et le christianisme une ressemblance qui naît des contraires.

Sur la religion du communisme, nous conseillons principalement les références suivantes : *Le marxisme et la religion*, 2^e partie : « La religion du marxisme » ; *Problème du communisme*, 1^{re} partie : « Vérité et mensonge du communisme » ; *Les sources et le sens du communisme russe*, où ce problème est sans cesse présent et plus particulièrement dans la dernière partie : chap. VII : « Le communisme et le christianisme » ; *Royaume de l'Esprit et royaume de César*, pp. 129-130, 135.

En résumé, nous dirons que l'on peut classer en quatre groupes distincts les caractéristiques religieuses du communisme, selon Berdiaeff :

1) Une conception sacrée de l'histoire : il y a un *avant* la Révolution et un *après*, comme on dit *avant* Jésus-Christ et *après* Jésus-Christ.

2) La mentalité des communistes reflète un état d'esprit religieux propre à l'âme russe du reste ; les traits principaux en sont :

a) Une foi dans la lutte des classes, le prolétariat, la collectivité sociale, la science, la machine (cf. sur ce dernier point : *L'homme et la machine*, p. 176). Cette foi conduit à un culte, à une véritable adoration de ces différentes réalités ;

b) Le matérialisme dialectique sous la forme de la dialectique de la nature ne correspond pas à une donnée scientifique, mais à un acte de foi ;

c) Le communisme est figé dans un dogmatisme rigide avec son catéchisme et l'idée du péché originel (l'exploitation de l'homme par l'homme), son orthodoxie et ses hérésies sévèrement condamnées, ses bûchers et excommunications, son écriture sainte et le culte de la personnalité (Marx, Engels, Lénine, Staline), son parti-Église avec sa hiérarchie, son totalitarisme qui est le propre de toutes les religions, son messianisme prolétarien et sa foi au progrès.

3) L'idée du communisme est d'origine biblique et plonge ses racines dans le monde chrétien et judéo-chrétien avec les prophètes, le livre des *Actes des Apôtres*, dans l'œuvre des Pères de l'Église (saint Basile le Grand, saint Ambroise de Milan, saint Jean Chrysostome, par exemple). Berdiaeff conseille lui-même de se référer à ce sujet au livre de Gérard Walter : *Les origines du communisme*.

4) Une morale où règne du reste un réel esprit de sacrifice et d'abnégation.

pas uniquement la « religion » du socialisme, n'est pas qu'une utopie ; il est aussi une réalité destinée à notre temps. Le socialisme ne peut revendiquer à aucun titre une signification absolue et éternelle ; il est frappé de relativité et de temporalité. Toutefois, c'est en lui qu'il faut trouver [37] la vérité chrétienne au sujet des relations humaines, de même qu'à la base du nationalisme réside la « contre-vérité » propre au paganisme, l'impitoyable lutte animale. La réalisation du socialisme, à notre époque, ne sera pas le début de la vie parfaite. Le socialisme aussi, comme tout ce qui dans l'histoire mondiale a trouvé sa réalisation, sera défiguré par le péché humain. Mais ce qui sera vrai en lui, c'est — comme ce fut le cas naguère à l'occasion de la suppression de l'esclavage et du servage — la libération de l'homme de son état de servitude. Les méthodes de combat peuvent être atroces, comme le furent presque toutes les méthodes de combat employées au cours de l'histoire, et doivent par conséquent être condamnées par la conscience chrétienne. Cependant, l'entendement chrétien doit voir dans le socialisme une grandeur aux dimensions mondiales, le jugement prononcé sur une humanité mensongère qui a trahi le christianisme, le jugement prononcé sur une civilisation humaine fondée sur une mystification. C'est ainsi qu'est démontré, dans toute sa complexité, le rapport du christianisme avec le marxisme et sa conception [38] de l'histoire. Le marxisme démasque les idoles et il démasque un christianisme qui n'a pas réalisé sa vérité ²⁶. C'est en cela que repose sa vocation religieuse et prophétique.

²⁶ ... *il démasque un christianisme qui n'a pas réalisé sa vérité.*

Berdiaeff développe de manière plus détaillée et plus précise ce point de vue dans le paragraphe IX du texte. Si Berdiaeff [71] est opposé à une certaine forme du communisme et du marxisme, il n'a cessé de répéter que le christianisme était, à cause de ses erreurs et illusions, mis à juste titre en question par le communisme. Les chrétiens sont, selon Berdiaeff, bien plus responsables des succès de Marx auprès des foules et des progrès de l'athéisme communiste dans le monde actuel, que les marxistes ne le sont de la régression de la foi dans la vie contemporaine.

Cf. plus particulièrement à ce propos : *Un nouveau Moyen Age*, pp. 237, 270 ; l'ensemble de l'essai intitulé *De la dignité du christianisme et de l'indignité des chrétiens ; De la destination de l'homme*, p. 287 ; *Problème du communisme*, pp. 10, 43, 47 ; *Les sources et le sens du communisme russe*, pp. 261-262, 342 ; *L'idée russe*, pp. 254-255 ; *Essai d'autobiographie spirituelle*, p. 289.

VII

Il n'y a pas de doute que le marxisme contient non seulement un caractère scientifique et politico-social, mais aussi un caractère religieux, bien qu'il refuse lui-même d'en convenir. La conscience messianique très nette, qui est le propre du marxisme ²⁷, n'a rien de

Nous choisissons quatre extraits typiques :

« Pour le chrétien, le communisme devrait avoir une signification toute particulière : il est le témoignage du devoir non rempli, de la tâche irréalisée du christianisme » (*Problème du communisme*, p. 10).

« C'est précisément pour les chrétiens que la révolution (révolution russe et communiste) a un sens, ce sont eux qui doivent avant tout la comprendre, elle est pour eux un appel, une évocation de cette justice qu'ils n'ont pas su réaliser » (*Les sources et le sens du communisme russe*, p. 262).

« Mais c'est peut-être au christianisme historique, aux chrétiens n'ayant pas accompli leur devoir, qu'incombe la plus lourde responsabilité. Je reconnus que le communisme était un rappel du devoir non accompli. C'est le vrai communisme qui aurait dû être réalisé, surtout par les chrétiens et, dans ce cas, le faux communisme n'eût pu triompher » (*Essai d'autobiographie spirituelle*, p. 289).

« Quant à l'athéisme militant, il ne s'explique pas uniquement par la vision du monde des communistes, trop rudimentaire [72] et dépendant de toutes sortes de ressentiments, mais également par des péchés historiques de l'Église orthodoxe qui n'a pas accompli sa mission de transfiguration de la vie et qui a appuyé un régime reposant sur l'injustice et la répression. Les chrétiens doivent reconnaître leurs torts au lieu de se contenter d'accuser les adversaires du christianisme et les vouer à l'enfer » (*L'idée russe*, p. 254).

²⁷ *La conscience messianique très nette, qui est le propre du marxisme...*

Il convient de voir dans *le messianisme*, selon Berdiaeff, un trait typique du marxisme (« L'âme du marxisme », *Les sources et le sens du communisme russe*, p. 190) et un signe de sa dimension religieuse diamétralement opposée à son matérialisme. L'auteur revient sans cesse sur ce point dans son œuvre. Il est impossible de dresser ici la liste de tous les passages où Berdiaeff parle de ce sujet qui tient une place centrale dans sa critique du marxisme. Remarquons que, selon Berdiaeff, le messianisme du prolétariat correspond en réalité au messianisme éternel du peuple russe (« Le sentiment messianique est aussi caractéristique du peuple russe que du peuple juif », *L'idée russe*, p. 41). Dans l'âme du peuple russe sommeillait depuis très longtemps un sentiment de sa vocation religieuse qui a trouvé ainsi un précieux dérivatif dans la foi paradoxale de l'athéisme marxiste. Dostoïevski

commun avec la science. Le marxisme ne revendique pas uniquement le fait de reconnaître l'histoire de l'humanité dans son ultime détermination, mais il veut aussi réaliser l'objectif final de l'histoire. Nous retrouvons en lui, quoique sous forme sécularisée, l'héritage de l'antique chiliasme juif²⁸, tout comme, et cela sans aucune équivoque possible, le transfert de la foi en un Peuple Élu sur le prolétariat actuel.

est, selon Berdiaeff, de tous les écrivains russes, celui dont l'œuvre reflète avec le plus d'intensité le messianisme de son peuple (« Dostoïevski a le mieux exprimé le sentiment messianique russe », *L'idée russe*, p. 75).

Sur le messianisme du peuple russe, cf. : *Problème du communisme*, pp. 30-31, 54-55 ; *Les sources et le sens du communisme russe*, livre au titre significatif, pp. 11, 13, 28, 46, 123-124, 224, 287, 371 ; *L'idée russe*, pp. 16, 41, 75, 209, 256-259.

Sur le messianisme en général et celui du prolétariat en particulier, cf. principalement : *Le sens de l'histoire*, chap. V : « Le destin du peuple juif » et surtout la p. 75 ; *L'esprit de Dostoïevski*, pp. 162-163 ; *Le marxisme et la religion*, pp. 40-41 ; *Problème du communisme*, pp. 28-29 ; *Les sources et le sens du communisme russe*, pp. 190-191 ; *Dialectique existentielle du divin et de l'humain*, chap. XII : « Messianisme et histoire » et surtout dans ce chap. les pp. 214-215.

Voici un extrait tiré de *Problème du communisme* : « Karl Marx était un juif, évadé complètement de la foi de ses pères, mais imprégné néanmoins dans son inconscient de l'espoir messianique d'Israël. L'inconscient est toujours plus fort que le conscient. Pour lui, le prolétariat est un Israël nouveau, libérateur et constructeur de la future cité terrestre. Le communisme prolétarien de Marx est une dissidence du vieux chiliasme hébreu. Le peuple élu s'est mué en classe élue. On voit qu'une telle idée est essentiellement d'ordre religieux ; la science n'y mène par aucun de ses chemins. Elle est vraiment le nœud de la religion communiste. La notion messianique est toujours d'origine judaïque, étrangère à la pensée grecque. Ainsi en est-il de la pensée messianique russe. C'est elle qui fournit à tout mouvement révolutionnaire son élément le plus dynamique » (pp. 28-29).

²⁸ ... l'antique chiliasme juif...

Le *chiliasme* ou *millénarisme* est la doctrine du règne de mille ans. S'appuyant sur une interprétation littérale d'*Apocalypse*, 20 : 1-10, le chiliasme enseigne que le Christ apparaîtra sur terre à la fin du monde et y établira un royaume qui durera mille ans. Le noyau de cette doctrine plus développée, le règne terrestre de mille ans, avait déjà été préparé par les apocryphes juifs et les écrits rabbiniques. Chez Berdiaeff, qui, bien entendu, ne prend pas le texte d'*Apocalypse* au pied [74] de la lettre, ce mot de chiliasme ou de millénarisme se confond le plus souvent avec l'idée de messianisme.

Malgré l'amoralisme apparent du marxisme²⁹, [39] amoralisme qui dépend de son matérialisme naïf, le marxisme en tant que tel veut démasquer le péché originel³⁰ de l'histoire (l'exploitation de l'homme par l'homme et la transformation de ce dernier en chose³¹) ; il veut aussi écarter les idoles faussement sacrées de l'histoire, l'idéalisme erroné qui marque la conception de celle-ci. Le marxisme veut extirper de la conscience humaine les illusions qui naissent de la mise en esclavage de l'homme par la nature et de son oppression par les autres hommes. Il veut parvenir à des réalités qui ne soient plus un phantasme de l'esprit et ne soient plus obscurcies par une pensée altérée. Telle est la réalité primaire que le marxisme entrevoit dans l'économie, dans la lutte de l'homme pour la vie, dans le combat qu'il mène contre les puissances élémentaires de la nature. Le matérialisme économique de Karl Marx peut être compris de deux façons différentes. La majorité des marxistes, de même que la plupart des critiques du marxisme, voulaient voir dans le matérialisme économique une donnée objective, une vérité scientifique et sociologique, bref un déterminisme logique. C'est sur ce dernier qu'a été [40] fondé le caractère scientifique du socialisme et c'est pourquoi l'on resta très fortement attaché au

²⁹ *Malgré l'amoralisme apparent du marxisme...*

Berdiaeff parle bien ici d'*amoralisme* et non pas d'*immoralisme* ; le marxisme ne se veut pas immoral, mais sans morale. L'idée que Berdiaeff signale succinctement ici est souvent présentée de manière beaucoup plus développée dans son œuvre. Selon lui, le marxisme, qui prétend n'être qu'une doctrine objective, économique, scientifique, est bel et bien pétri d'une morale très subjective ; morale est l'indignation du marxisme devant l'injustice sociale du capitalisme qu'il réprouve ; morale est souvent sa conception de la lutte des classes. Cette protestation morale n'a rien de condamnable en soi, bien au contraire, mais elle fait apparaître une contradiction dans une doctrine qui prétend ignorer le niveau moral et s'en tenir au plan purement scientifique.

Cf. à ce sujet : *De la destination de l'homme*, p. 85 ; *Le marxisme et la religion*, pp. 30-31 ; *Problème du communisme*, pp. 23-24 ; *Christianisme et réalité sociale*, p. 103 ; *Les sources et le sens du communisme russe*, p. 195 ; *Au seuil de la nouvelle époque*, pp. 44-45 ; *Royaume de l'Esprit et royaume de César*, pp. 124-125, 136.

³⁰ *... le péché originel de l'histoire...*

Cf. à ce sujet la *note* 8.

³¹ *... l'exploitation de l'homme par l'homme et la transformation de ce dernier en chose...*

Cf. à ce sujet la *note* 36 et le paragraphe VIII du texte.

déterminisme. Mais l'on peut aussi concevoir différemment la thèse marxiste de la détermination de toute la vie humaine par l'économie. Il s'agit alors de rattacher à cette deuxième manière de voir les choses le messianisme marxiste, le propre d'une doctrine qui forge un mythe, sa foi en l'avenir, son appel à l'action combative. La détermination exclusive de la vie humaine par l'économie n'est pas une vérité éternelle, mais nous renvoie à la méchanceté humaine, au péché humain commis dans le passé, à l'asservissement de l'homme par les puissances de la nature, à l'oppression de l'homme par l'homme. Mais le jour viendra où ce dernier se délivrera de la tyrannie humiliante de l'économie et la maîtrisera, le jour où l'esclavage de l'homme prendra fin. C'est là le saut qui mène du monde de la nécessité au monde de la liberté³². C'est en cela que consiste la mission du prolétariat. Ce saut, ce n'est pas l'homme isolé qui le fera, mais l'homme social, la collectivité humaine. C'est pourquoi le marxisme est pessimiste en face du passé, mais optimiste [41] en face de l'avenir ; c'est aussi la raison pour laquelle les communistes russes donnent au marxisme une interprétation indéterministe³³. Le panlogisme de Hegel a trouvé accès

³² C'est là le saut qui mène du monde de la nécessité au monde de la liberté.

Ce saut, ce passage de la nécessité à la liberté, a été souvent condamné par Berdiaeff qui voit là une inconséquence importante dans le système marxiste, dont il aimait souligner ainsi certaines contradictions. Il écrit, par exemple, à ce sujet dans *Christianisme et réalité sociale* : « Il n'existe rien de plus contradictoire et de plus paradoxal que cette synthèse, chez Marx, des éléments de l'irrationalisme et du rationalisme » (pp. 99-100).

Ailleurs Berdiaeff parle d'un « bond du royaume de la nécessité à celui de la liberté » (*Problème du communisme*, p. 21).

La nécessité, c'est donc le déterminisme économique ; la liberté, elle, correspond à la victoire de la raison sur les forces élémentaires de la nature et de la société. Comment une nécessité peut-elle aboutir *fatalement* à la liberté, en dehors de la reconnaissance implicite de l'esprit libre et créateur ? Telle est la question que se pose Berdiaeff dans *Royaume de l'Esprit et royaume de César*, pp. 129-130. Cf. aussi à ce sujet : *Les sources et le sens du communisme russe*, p. 194.

³³ ... une interprétation indéterministe.

Il est difficile de savoir ce que Berdiaeff entend ici par « interprétation indéterministe », le contexte n'étant pas très explicite à cet égard. En réalité, Berdiaeff veut dire que le matérialisme marxiste n'est pas purement mécaniste, fataliste ; pour juger de la réalité, Marx ne se place pas tant au point de vue des choses et des objets, qu'à celui du sujet et de l'activité humaine, qui seuls comptent en définitive. Cette thèse marxiste n'est pas

dans le marxisme sous une forme modifiée. Le Logos, la Raison enfermée dans les profondeurs de la matière, vaincra les forces élémentaires de l'irrationnel et se les assujettira. Le péché et le mal, qui sont à la base de la vie et de l'histoire humaines, peuvent être vaincus par le processus immanent de l'histoire. La nécessité de l'activité et du combat conduira à la liberté. Le messianisme marxiste, incarné dans le communisme, croit à la possibilité d'une rationalisation définitive de la vie humaine, à la possibilité de surmonter le destin et de dévoiler le mystère de l'irrationnel.

vraiment matérialiste et se rapproche davantage, selon Berdiaeff, d'une philosophie existentielle. Cf. à ce sujet les *notes* 34 et 36.

On pourra consulter sur ce thème : *Destin de l'homme dans le monde actuel*, pp. 130-134 ; *Les sources et le sens du communisme russe*, p. 192 ; *Au seuil de la nouvelle époque*, p. 137 ; *Royaume de l'Esprit et royaume de César*, pp. 126-127, où nous retrouvons l'adjectif indéterministe employé ici.

Berdiaeff écrit par exemple dans *Les sources et le sens du communisme russe* : « Il (Marx) avait hérité de l'idéalisme allemand cette foi dans l'activité de l'homme qui est en vérité la foi dans l'esprit ; c'est dire qu'elle est incompatible avec le matérialisme. On touche ici dans le marxisme aux éléments d'une véritable philosophie existentielle dénonçant le mensonge de l'*objectivation* et affirmant le triomphe de l'activité humaine. Et c'est par ce côté seulement que le marxisme est propre à susciter l'enthousiasme et l'énergie révolutionnaires » (p. 192).

VIII

Le marxisme est issu de sources humanistes ³⁴. À la base de la géniale critique marxiste du capitalisme ³⁵, il y a l'idée que s'accomplit dans l'ordre [42] économique capitaliste une aliénation de la nature humaine, une transformation de l'homme en une simple chose, en une simple marchandise ³⁶. Le travail de l'homme, et même toute l'activité

³⁴ *Le marxisme est issu de sources humanistes.*

Berdiaeff estime que les *sources* du marxisme sont humanistes, voire même, comme il l'a affirmé dans *Les communistes et les chrétiens*, « personnalistes et humanitaires » (p. 187), car « Marx s'est avant tout élevé contre le régime capitaliste parce que celui-ci écrase la personne humaine et la transforme en une chose » (*ibid.*, p. 187). Cf. aussi les *notes* 33 et 36 et *Au seuil de la nouvelle époque*, pp. 32-35, 92 ; *L'idée russe*, p. 102.

Berdiaeff écrit dans *L'idée russe* : « A cet égard les plus instructives sont les œuvres de jeunesse de Marx, éditées relativement tard. Ses sources étaient humanistes, c'est l'homme qu'il voulait libérer. (...) Dans les œuvres de jeunesse de Marx s'esquissait la possibilité d'une philosophie sociale de type existentialiste » (p. 102).

³⁵ *À la base de la géniale critique marxiste du capitalisme...*

Le mot *génial* revient souvent sous la plume de Berdiaeff, ainsi que d'autres qualificatifs très forts, pour caractériser Marx pour lequel Berdiaeff avait une très grande admiration. Rappelons que l'essai intitulé *Christianisme et lutte des classes* est dédié par Berdiaeff à la mémoire de Karl Marx qu'il appelle alors « le maître social de ma jeunesse ». Citons, entre autres, les expressions suivantes caractérisant Marx ou sa pensée :

« Penseur génial » (*Le marxisme et la religion*, p. 2).

« Grande pénétration d'esprit » (*Christianisme et réalité sociale*, p. 88).

« Sa théorie géniale du fétichisme des marchandises » (*Les sources et le sens du communisme russe*, p. 191).

« Marx, dont la pensée était d'une acuité extraordinaire » (*Au seuil de la nouvelle époque*, p. 50).

« Marx était pour moi un être génial et, aujourd'hui encore, je suis de cet avis » (*Essai d'autobiographie spirituelle*, p. 148).

« Un savant remarquable » (*Royaume de l'Esprit et royaume de César*, p. 123).

³⁶ *À la base de la géniale critique marxiste du capitalisme, il y a l'idée que s'accomplit dans l'ordre économique capitaliste une aliénation de la nature humaine, une transformation de l'homme en une simple chose, en une simple marchandise.*

humaine, qui constitue la réalité première que l'on trouve à la base de la vie sociale, est faussement présenté comme appartenant aux valeurs purement objectives de l'économie. Ce monde objectif de l'économie, résultat de la peine et du labeur humain, peut, selon le marxisme, être

Berdiaeff a toujours insisté très fortement sur la vérité du marxisme dans la critique faite par ce dernier du capitalisme. Berdiaeff avait un profond respect pour la théorie marxiste de la *Verdinglichung*, de la *chosification*, pourrait-on dire ; selon Marx, en effet, le capitalisme transforme l'homme, le travailleur, et plus particulièrement l'ouvrier, en chose. Finalement, [78] ce qui intéresse le plus Berdiaeff dans le marxisme, c'est la condamnation du matérialisme capitaliste, condamnation d'autant plus paradoxale que le marxisme lui-même prétend être matérialiste et tombe ainsi sous le même coup. Le royaume de l'argent ou de la technique est celui d'une force impersonnelle, anonyme, inhumaine qu'un chrétien ne peut accepter. L'économie ne doit donc pas être régie tyranniquement par des réalités prétendument objectives (le capital, les marchandises, l'argent, la production), parce qu'elle l'est principalement par le travail de l'homme, par son activité. C'est l'homme et non pas la chose qui, selon Marx — et Berdiaeff souscrit entièrement à cette idée —, doit toujours primer dans les rapports économiques et sociaux. Cf. encore à ce sujet les *notes* 33 et 34.

Nous pourrions ici donner la liste très étendue des passages où Berdiaeff aborde ce sujet délicat ; nous préférons mentionner trois références qui nous paraissent centrales : *Christianisme et réalité sociale*, pp. 97-98 ; *Les sources et le sens du communisme russe*, pp. 190-192 ; *L'idée russe*, pp. 102-103.

Dans *L'idée russe*, nous choisissons l'extrait suivant qui concerne Marx : « Sa lutte contre le capitalisme était motivée par le fait que, dans la société capitaliste, la nature humaine de l'ouvrier est aliénée, rabaisée au niveau de la chose, déshumanisée. Tout le pathos moral du marxisme est dû à sa lutte contre cette aliénation, cette déshumanisation. Le marxisme exigeait que soit rendue à l'homme-ouvrier la plénitude de sa nature humaine. Dans les œuvres de jeunesse de Marx s'esquissait la possibilité d'une philosophie sociale de type existentialiste. Marx renverse les principes figés de l'économie politique bourgeoise. Il nie le caractère immuable des lois économiques, retire à l'économie son statut de réalité objective, qui l'identifie à l'objet. L'économie, affirme-t-il, est exclusivement le produit de l'activité des hommes, des rapports des hommes entre eux. Le capitalisme ne s'attache qu'aux rapports d'êtres vivants au sein d'une industrie. Mais [79] l'activité de l'homme peut modifier les rapports humains, modifier l'économie qui n'est qu'une organisation historique, donc dynamique. Le marxisme, à ses débuts, n'était donc pas ce déterminisme sociologique élaboré plus tard par ses amis, comme par ses ennemis. Marx était encore proche de l'idéalisme allemand d'où il était sorti » (pp. 102-103).

détruit et réduit en miettes par la lutte révolutionnaire des classes ³⁷. Ce n'est qu'à ce moment-là que l'activité et le travail de l'homme apparaîtront au grand jour dans toute leur réalité. L'homme devient le maître de l'économie. Il récupère alors sa nature qui avait été détruite et lui était devenue étrangère. Le tout, la totalité de l'homme seront ainsi restaurés. Voilà l'humanisme marxiste tel qu'il est particulièrement souligné à l'heure actuelle en France par les intellectuels communistes. La théorie marxiste de l'aliénation, de l'exploitation de l'homme dans l'économie, est l'extension, en ce domaine, de la théorie de Feuerbach sur l'aliénation de la nature [43] humaine par la foi et la croyance en Dieu ³⁸. Bien entendu, ce point de vue est infiniment plus valable en ce qui concerne la vie économique qu'en ce qui regarde la vie religieuse. Dans la théorie de Feuerbach et dans la doctrine marxiste qui, premièrement, dénonce l'aliénation de la nature humaine et, deuxièmement, exige que l'on restitue à l'homme cette nature qui lui est devenue étrangère, il y a une contradiction sur

³⁷ ... la lutte révolutionnaire des classes.

Cf. à ce sujet, in *Christianisme et réalité sociale*, l'essai, d'ailleurs très critique, intitulé *Christianisme et lutte des classes* (pp. 65-186).

³⁸ ... la théorie de Feuerbach sur l'aliénation de la nature humaine par la foi et la croyance en Dieu.

L'aliénation (le mot remonte à Hegel) religieuse est, pour Feuerbach, ce mouvement par lequel l'homme se dépossède (d'où aliénation) de ce qui lui appartient en propre (amour, pouvoir, justice, etc.) pour le projeter sur une réalité illusoire, à savoir Dieu. La théo-logie doit ainsi devenir une anthropologie et l'homme doit récupérer en lui ce qu'il a faussement objectivé en Dieu.

L'aliénation religieuse est, pour Marx, le résultat d'une aliénation plus profonde : aliénation sociale. L'homme opprimé, pauvre, exploité, donc aliéné socialement, a besoin d'une religion pour compenser ses misères présentes. Il ne s'agit donc pas pour Marx d'attaquer la religion en tant que telle — ce que faisait Feuerbach —, mais d'aller à la racine du mal, racine sociale, et de supprimer ainsi un état économique et social injuste qui fait que les hommes ont besoin d'une consolation, d'un paradis artificiel, d'une religion-opium. Marx s'inspire donc de Feuerbach, mais pour le dépasser. Comme on [80] l'a dit, au seuil du paradis marxiste, il y a le purgatoire de Feuerbach.

Cf. principalement sur ce sujet : *Les sources et le sens du communisme russe*, pp. 316-320 ; *Vérité et Révélation*, pp. 110-112. La meilleure présentation qui ait été faite de Feuerbach et de sa théorie de l'aliénation religieuse se trouve dans le livre de Henri de Lubac : *Le drame de l'humanisme athée*, Spes, 1959, pp. 23-39.

laquelle la réfutation du matérialisme va trouver son principal appui. Le matérialisme, en effet, signifie l'aliénation de la nature humaine qu'il vide de sa réalité. L'homme reste là un être matériel, c'est-à-dire spolié, auquel on n'a pas rendu l'esprit, la vie spirituelle³⁹. L'homme ne parvient pas au stade de la personne ; les richesses ne lui sont acquises qu'après le moment où il s'est transformé en une simple fonction sociale. C'est pour cela qu'il y a une grande vérité cachée dans le marxisme, en ce qui concerne la vie sociale, mais aussi une grande contre-vérité en ce qui concerne la vie spirituelle⁴⁰. Quels sont

³⁹ *L'homme reste là un être matériel, c'est-à-dire spolié, auquel on n'a pas rendu l'esprit, la vie spirituelle.*

Berdiaeff, comme le signale clairement ce texte, ne condamne pas le marxisme en tant que tel, mais son matérialisme, son refus de la dimension spirituelle de l'homme. Rappelons que Berdiaeff a été banni de l'U.R.S.S. non pas en tant qu'adversaire politique du régime, mais bel et bien en tant qu'adversaire idéologique du régime communiste dont il a toujours accepté et partagé les thèses et exigences en ce qui concerne la justice sociale.

Berdiaeff écrit dans son *Essai d'autobiographie spirituelle* : « Ma lutte contre le communisme a été spirituelle, non politique, ce fut une lutte contre l'esprit du communisme, contre sa haine de l'esprit » (p. 289). Cf. encore dans le même livre les pp. 159, 304-305.

⁴⁰ ... une grande contre-vérité en ce qui concerne la vie spirituelle.

Ce thème, et on le comprend facilement, est si important dans l'œuvre de Berdiaeff qu'il s'avère indispensable d'en donner ici les plus importantes références qui sont assez nombreuses : *L'esprit de Dostoïevski*, p. 164 ; *Un nouveau Moyen [81] Age*, pp. 271-272, 275, 288 ; *Christianisme et réalité*, pp. 205, 208, 211-212 ; *De la dignité du christianisme et de l'indignité des chrétiens*, p. 18 ; *Le marxisme et la religion*, pp. 43, 54 ; *Problème du communisme*, pp. 13, 36-37, 83 ; *De la destination de l'homme*, pp. 83, 85, 276 ; *Esprit et réalité*, pp. 63-64, 160, 220 ; in *Les communistes et les chrétiens*, pp. 195-198 ; *Dialectique existentielle du divin et de l'humain*, p. 104 ; *Essai d'autobiographie spirituelle*, pp. 159, 304-306 ; *Royaume de l'Esprit et royaume de César*, pp. 47-48, 163.

Un extrait significatif tiré d'*Esprit et réalité* précisera ici la position de Berdiaeff : « Lorsque, dans la vie sociale, les rapports entre les hommes sont féroces, lorsqu'un homme opprime et exploite les autres, il en résulte des conséquences pour la vie spirituelle, et même pour la connaissance de Dieu. La connaissance humaine dépend du degré de communauté entre les hommes, des formes de leur coopération, du caractère du travail humain. A ce point de vue, Marx nous a montré une grande vérité, mais elle se trouve défigurée par sa position inadmissible vis-à-vis de l'esprit. Marx, par une juste réaction contre un idéalisme abstrait, parut d'abord vouloir appliquer l'esprit à la vie

maintenant les rapports de la conception chrétienne de l'histoire avec la conception marxiste ?

[44]

IX

Le marxisme se dresse en contradicteur du christianisme et mène, sous la forme du communisme, un combat impitoyable contre lui. Pourtant, cette situation ne permet pas aux chrétiens de prononcer sur le marxisme un jugement définitif. La conception chrétienne de l'histoire ne peut pas purement et simplement écarter le marxisme ; elle doit bien plutôt prendre en considération la vérité partielle qui se trouve à sa base. Il y a un faux idéalisme chrétien, un faux spiritualisme, que le marxisme met à juste titre à nu ⁴¹. La conception idéaliste de

sociale, mais il se laissa entraîner ensuite à la totale négation de l'esprit. Marx a raison lorsqu'il situe à la base du processus historique la lutte de l'homme, uni aux autres hommes, c'est-à-dire de l'homme social, contre les forces élémentaires de la nature. Mais il a imaginé, on ne sait trop pourquoi, qu'il s'agit là d'une conception matérialiste du processus historique, bien que cette lutte, comme toute activité humaine, soit une lutte de l'esprit, et que ses résultats dépendent de l'état de l'esprit. Lorsque Marx affirme que l'esprit et la spiritualité dépendent de l'économie, cela ne peut avoir qu'un sens : dénoncer la dépendance de l'esprit vis-à-vis de l'économie comme un asservissement et un mensonge. Ses accusations sont justes. Mais dire que l'économie a engendré l'esprit et la spiritualité est énoncer un non-sens, dont les marxistes d'ailleurs n'ont jamais fait l'étude sérieuse. [82] L'esprit ne peut être un épiphénomène, il est primitif, il est liberté » (pp. 219-220).

Cf. encore à ce sujet la *note* 39.

⁴¹ *Il y a un faux idéalisme chrétien, un faux spiritualisme, que le marxisme met à juste titre à nu.*

Le vrai christianisme, selon Berdiaeff, ne doit pas, au nom d'un spiritualisme mal compris, s'enfermer dans l'abstraction. Le christianisme a une dimension sociale et même matérielle qui le conduit certes à exiger la liberté de l'esprit pour tous, mais aussi une juste répartition des biens matériels de ce monde. Le croyant distingue l'âme du corps sans les opposer ; il ne saurait sacrifier aucune de ces deux réalités à l'autre. Berdiaeff écrit, par exemple, dans *Les sources et le sens du communisme russe* : « Les chrétiens auraient dû se pénétrer, grâce à la ferveur religieuse, des besoins essentiels des hommes, de la grande masse des hommes, au lieu d'affecter de les

l'histoire est une erreur que l'on a souvent utilisée à de mauvaises fins. Le christianisme ne veut pas d'une spiritualité abstraite qui méprise la vie matérielle, se détourne du dur labeur et du pénible combat pour la vie. Le problème du pain a pour le christianisme une signification religieuse⁴². Le messianisme marxiste est un messianisme chrétien [45] falsifié et mal compris. Le chrétien est appelé à chercher le Royaume de Dieu et la Vérité divine. En réalité, il a défiguré le christianisme, en le limitant à la recherche d'un salut personnel, d'un égoïsme transcendant. L'attitude chrétienne à l'égard de l'histoire est une attitude paradoxale que l'on ne retrouve pas dans le marxisme.

mépriser des hauteurs de leur spiritualisme » (p. 368). C'est la raison pour laquelle Berdiaeff s'est fait l'apôtre, le chantre, le prophète, d'un christianisme social.

Cf. à ce sujet : Un nouveau Moyen Age, p. 270 ; De la destination de l'homme, p. 287 ; De la dignité du christianisme et de l'indignité des chrétiens, pp. 39, 46-47 ; Le marxisme et la religion, pp. 23-24, 54-55, 58 ; Problème du communisme, pp. 10-11, 43, 47 ; Christianisme et réalité sociale, p. 174 ; Les sources et le sens du communisme russe, pp. 341-342, 345, 367-372 ; Essai de métaphysique eschatologique, p. 243 ; Essai d'autobiographie spirituelle, p. 289 ; Au seuil de la nouvelle époque, pp. 7, 56, 61 ; Royaume de l'Esprit et royaume de César, pp. 126, 140.

⁴² *Le problème du pain a pour le christianisme une signification religieuse.*

Cf. à ce sujet la *note* précédente. Berdiaeff a souvent repris cette image qui lui était chère : le chrétien doit associer dans sa vie et son combat pour la justice deux exigences ; ce sont la liberté et le pain, l'exigence spirituelle et l'exigence matérielle. Trop souvent le christianisme n'a retenu que la première et le marxisme que la seconde.

Cf. à ce sujet précis (pain et liberté de l'esprit) : Les sources et le sens du communisme russe, pp. 367-368 ; L'idée russe, p. 130 ; Essai de métaphysique eschatologique, p. 243 ; Essai d'autobiographie spirituelle, pp. 173, 290 ; Royaume de l'Esprit et royaume de César, pp. 59-60.

X

Le christianisme rejette l'utopie du paradis terrestre en tant qu'accomplissement dans l'histoire. Il ne croit pas à la possibilité de réaliser le Royaume de Dieu sur cette terre et sous ce ciel. Il attend la nouvelle terre et les nouveaux cieux, la transformation du monde. Mais la chrétienté doit aussi faire l'impossible pour la réalisation du Royaume de Dieu en ce monde : « Que ton règne vienne, que ta volonté se fasse sur la terre comme au ciel. » Elle doit travailler de toutes ses forces à l'installation de la justice sociale et de la fraternité mondiale sur la terre. On commettrait [46] une horrible hypocrisie en voulant renvoyer ce devoir à la vie céleste, à la vie dans l'au-delà uniquement. Le marxisme aurait alors le droit de combattre une telle chrétienté. Le paradoxe chrétien, en ce qui concerne l'histoire, trouve une solution dans le chiliasme, dans l'attente du règne de mille ans du Christ, règne qui se trouve de ce côté-ci et de l'autre, aussi bien dans l'histoire qu'au-delà de l'histoire, dans le cadre du temps que celui de l'Éternité. La conception chrétienne de l'histoire est sans aucune utopie, sans illusion optimiste ; l'histoire est d'après elle une tragédie ⁴³. La représentation utopique de la théocratie chrétienne, d'un Saint Empire, s'est effondrée et ne peut plus ressusciter. La conception chrétienne de l'histoire ne s'appropriera jamais ni la philosophie hégélienne de l'histoire, ni la philosophie marxiste de l'histoire à cause de leur caractère impersonnel. L'optimisme de ces philosophies de l'histoire réside dans l'incompréhension du primat de la personne, l'incompréhension du conflit tragique que vit chaque personne concrète avec l'histoire et la société. Mais le christianisme rend justice à la personne, rend justice à chaque homme [47] dans ce qu'il a d'unique. Ainsi le socialisme fondé sur le christianisme ne peut jamais être que du socialisme défini par la personne ⁴⁴. L'homme, tout homme, est plus précieux que l'empire, que

⁴³ ... *l'histoire est d'après elle une tragédie.*

Cf. note 14. Consulter aussi à ce sujet : *Dialectique existentielle du divin et de l'humain*, pp. 216, 220 ; *Vérité et Révélation*, pp. 95-96 ; *Royaume de l'Esprit et royaume de César*, pp. 163-165.

⁴⁴ ... *du socialisme défini par la personne.*

C'est en raison de cette prise de position très claire que Berdiaeff s'est fait le promoteur et le partisan de ce qu'il a appelé lui-même un « socialisme

la nation, voire que tout ce qui est grand dans l'histoire. La conception hégélienne de cette dernière, de même que la conception marxiste, avec leurs exigences totalitaires, ignorent la victoire sur la mort ⁴⁵, oublient la tragédie éternelle de l'existence. Ainsi la foi, qui grandit sur le sol marxiste de cette conception de l'histoire, la foi en la résolution définitive du conflit entre la personne et la société, la personne et l'histoire, la foi en la rationalisation complète de la vie humaine, est illusion et utopie. Cette foi part de l'assujettissement de tout ce qui est personnel et individuel par ce qui est universel et général. A Dieu ne plaise qu'un jour la chrétienté, se référant à juste titre à l'illusion et à l'utopie d'une pareille foi, n'en tire prétexte pour se soustraire à la réalisation de la vérité la plus haute, de la justice et de l'humanité dans la vie.

[48]

personnaliste ». Cf. par exemple au sujet de cette expression fondamentale : in *Les communistes et les chrétiens*, p. 202 ; *De l'esclavage et de la liberté de l'homme*, p. 17 ; *De l'esprit bourgeois*, p. 118.

⁴⁵ ... ignorent la victoire sur la mort...

Berdiaeff fait le même reproche à la conception grecque du temps dans *De l'esclavage et de la liberté de l'homme*, p. 289 ; il développera son point de vue de manière plus exhaustive que dans notre texte dans *Royaume de l'Esprit et royaume de César*, pp. 163-164.

[49]

Christianisme Marxisme.
Conception chrétienne et conception marxiste de l'histoire

Notes

[Retour à la table des matières](#)

[50]

[51]

Les livres cités dans ces notes le sont, en principe, dans l'ordre chronologique de leur première publication en russe. Pour les éditions utilisées ici, en ce qui concerne les citations et références, il suffit de se référer à la notice bibliographique.

[Pour faciliter la consultation des notes en fin de textes, nous les avons toutes converties, dans cette édition numérique des Classiques des sciences sociales, en notes de bas de page. JMT.]

[52]

[53]

[54]

[55]

[56]

[57]

[58]

[59]

[60]

[61]

[62]

[63]

[64]

[65]

[66]

[67]

[68]

[69]

[70]

[71]

[72]

[73]

[74]

[75]

[76]

[77]

[78]

[79]

[80]

[81]

[82]

[83]

[84]

[85]

Notices biographique et bibliographique

[Retour à la table des matières](#)

[86]

[87]

NOTICE BIOGRAPHIQUE

[Retour à la table des matières](#)

- 1874 Naissance de Nicolas Berdiaeff dans un village situé non loin de Kiev, le 19 mars. Sa famille appartient à la noblesse militaire. Entré à l'école militaire de Kiev, il ne se plaît pas au Corps des Cadets et s'inscrit à l'Université où il étudie les sciences naturelles et le droit, mais s'adonne surtout à la philosophie. Ses auteurs préférés sont alors : Dostoïevski, Marx, Nietzsche, Ibsen, Kant, Carlyle, Bœhme et Schelling.
- 1898 Jeté en prison à cause de ses activités politiques dans la social-démocratie, il est expulsé de l'Université et mis en liberté surveillée.
- 1901 Berdiaeff est exclu de l'Université et banni à Vologda, dans le nord de la Russie, où il vit un exil de trois ans pour avoir fait de la propagande socialiste parmi les étudiants et les ouvriers. Sans accepter ses idées subversives, [88] sa famille se montre pourtant tolérante à son égard. La lecture de Nietzsche marque alors profondément Berdiaeff qui s'éloigne du marxisme orthodoxe dont il ne partage pas le matérialisme, mais dont il gardera toujours l'exigence d'une justice sociale.
- 1903 Revenu d'exil, Berdiaeff part étudier quelques mois à Heidelberg.
- 1904 Il épouse, à Kiev, Lydia Judithovna Trouchev, jeune noble active dans les cercles révolutionnaires et très attirée par les problèmes de spiritualité. Elle fit, comme son mari, plusieurs séjours en prison. Déçue par l'attitude et la

faiblesse de l'Église orthodoxe face au pouvoir communiste, elle adopta la religion catholique romaine pendant la Révolution russe. Berdiaeff s'établit à Saint-Pétersbourg et se rapproche du christianisme.

- 1905 Il fonde à Saint-Pétersbourg, avec son ami Serge Boulgakoff connu pour ses idées sociales avancées et qui deviendra prêtre, une revue intitulée : *Problème de vie*. C'est la première fois, dans la vie intellectuelle russe, qu'un périodique traite à la fois de questions sociales et de problèmes religieux.
- 1907 Fait un bref séjour à Paris ; s'établit définitivement à Moscou.
- 1908 Berdiaeff rentre dans le giron de l'Église orthodoxe.
- 1909 Berdiaeff participe au renouveau théologique de l'Église orthodoxe.
- 1910 La vie de Berdiaeff est désormais celle d'un publiciste libre ; elle se confond avec la publication de ses nombreux [89] ouvrages, la fondation et la direction de revues et de sociétés de philosophie.
- 1912 Voyage en Italie (Florence et Rome). Le souffle créateur des œuvres d'art de l'Italie ancienne le marque profondément et lui inspirera partiellement son premier livre : *Le sens de la création*.
- 1914 Peu avant le déclenchement des hostilités de la première guerre mondiale, Berdiaeff est l'objet d'un procès qui devait le conduire à la mort ou en exil perpétuel en Sibérie pour avoir écrit un article virulent et véhément contre le Saint-Synode : *Les éteigneurs de l'Esprit* (1913). Berdiaeff échappe à l'issue fatale, car la guerre interrompt définitivement le procès.
- 1916 Parution de sa première œuvre importante, rédigée à l'occasion de son séjour en Italie : *Le sens de la création*. Il se définit là en marge de l'institution ecclésiastique comme

un prophète voué à l'élaboration d'une anthropologie chrétienne.

- 1917 Révolution d'Octobre qui ne surprend pas Berdiaeff qui s'y était préparé. Sans s'y rallier, il affronte courageusement ses adversaires qui apprécient sa sincérité et son courage.
- 1919 Fonde à Moscou une « Académie libre de culture spirituelle ». En hiver, Berdiaeff est arrêté par la Tcheka et conduit à Lubianka, la prison centrale de Moscou. On le soupçonne à tort d'être impliqué dans l'organisation contre-révolutionnaire dite « Centre tactique » ; interrogé par Dirjinski lui-même, le président du redoutable tribunal révolutionnaire, toute la lumière est faite sur son innocence. Berdiaeff explique avec hardiesse [90] et fermeté que ce sont ses options spirituelles et religieuses qui l'opposent au bolchevisme. On le libère après une courte détention.
- 1920 Est appelé à l'Université de Moscou et chargé de cours à la faculté de philosophie et d'histoire. Ses leçons à l'Académie et ses cours universitaires seront repris dans deux ouvrages fondamentaux : *Le sens de l'histoire* et *L'esprit de Dostoïevski*.
- 1922 Est victime de vexations policières ; on perquisitionne dans sa maison. Est arrêté parce qu'il ne se rallie pas au régime, puis banni comme « adversaire idéologique » du communisme. Il vit alors jusqu'en 1924 à Berlin où il réorganise son Académie de philosophie religieuse avec la collaboration des Y.M.C.A.
- 1925 Vient à Paris qui est devenu le principal centre d'émigration russe en Occident. Il s'installe à Clamart. Il fonde la revue philosophie russe *Put (La Voie)* qui paraîtra jusqu'à la fin de 1939. C'est à Paris qu'il rédige et achève ses derniers ouvrages traduits dans plusieurs langues. Il poursuit ses activités tant par la plume que par la parole. Berdiaeff, qui participe à tous les grands débats d'alors et rencontre les penseurs ou écrivains les plus célèbres de l'époque, se fait l'apologète et le promoteur d'un christianisme ouvert et

généreux, mystique et social. Il devient un des inspirateurs du mouvement personnaliste. Il maintient avec les marxistes, au cœur d'une lucidité souvent prophétique, un dialogue direct et vivant qu'assombriront les développements ultimes d'un communisme stalinien.

1927 Publie à Paris *Un nouveau Moyen Age* qu'il avait écrit à Berlin en 1922 ; ce livre, qui eut un succès considérable, fit connaître Berdiaeff au public occidental.

[91]

1945 Mort de sa femme en octobre. Berdiaeff connaît après la guerre, alors qu'il a publié de 1925 à 1945 l'essentiel de son œuvre (cf. la *Notice bibliographique*), une gloire mondiale qui n'entame en rien sa totale indépendance d'esprit à l'égard des orthodoxies consacrées, tant politiques que religieuses.

1947 En juin, l'Université de Cambridge décerne à Berdiaeff le titre de docteur *honoris causa* en théologie.

1948 Berdiaeff meurt le 23 mars terrassé par une crise cardiaque. Il venait de terminer un dernier ouvrage : *Royaume de l'Esprit et royaume de César*.

[92]

[93]

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

[Retour à la table des matières](#)

On trouvera la liste complète des ouvrages et des articles de Berdiaeff parus en russe dans les bulletins de l'Association Nicolas Berdiaeff (siège social : 11, rue de la Montagne-Sainte-Genève, Paris, 5^e). Nous donnons ici la liste des œuvres traduites en français, celle de tous les livres et de quelques opuscules. Nous signalons la date de la première édition russe dans la colonne de gauche. Pour une bibliographie plus détaillée de et sur Nicolas Berdiaeff, on pourra consulter celle que nous donne Jean-Louis Segundo dans Berdiaeff. Une réflexion chrétienne sur la personne, Paris, Aubier, 1963, pp. 413-418.

1916 [*Le sens de la création. Un essai de justification de l'homme*](#), trad. par Lucienne-Julien CAIN, Paris, Desclée de Brouwer, 1955.

1923 [*L'esprit de Dostoïevski*](#), trad. par Lucienne-Julien CAIN, Paris, S.C.E.L., 1932 (réédité chez Stock en 1974).

[94]

1923 [*Le sens de l'histoire. Essai d'une philosophie de la destinée humaine*](#), trad. par S. JANKELEVITCH, Paris, Aubier, 1948.

1924 [*Un nouveau Moyen Age. Réflexions sur les destinées de la Russie et de l'Europe*](#), trad. par A.-M. F., Paris, Plon, 1927.

- 1926 [*Constantin Leontieff. Un penseur religieux russe du XIX^e siècle*](#), trad. par Hélène ISWOLSKY, Paris, Desclée de Brouwer, 1937.
- 1927-8 [*Esprit et liberté. Essai de philosophie chrétienne*](#), trad. par I. P. et H. M., Paris, « Je sers », 1933.
- 1931 [*De la destination de l'homme. Essai d'éthique paradoxale*](#), trad. par I. P. et H. M., Paris, « Je sers », 1935.
- 1934 [*Cinq méditations sur l'existence. Solitude, société et communauté*](#), trad. par Irène VILDÉ-LOT, Paris, Aubier, 1936.
- 1934 [*Destin de l'homme dans le monde actuel \(Pour comprendre notre temps\)*](#), Paris, Stock, 1936.
- 1937 [*Esprit et réalité*](#), Paris, Aubier, 1943.
- 1938 *Les sources et le sens du communisme russe*, trad. par Alexis NERVILLE, Paris, Gallimard, 1951. Nous citons cette œuvre d'après l'édition plus récente : Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1963.
- 1939 [*De l'esclavage et de la liberté de l'homme*](#), trad. par S. JANKELEVITCH, Paris, Aubier, 1946. Nous citons cette œuvre d'après l'édition plus récente : Paris, Aubier, 1963.
- [95]
- 1946 [*L'idée russe. Problèmes essentiels de la pensée russe au XIX^e et au début du XX^e siècle*](#), trad. par H. ARJAKOVSKY, Paris, Mame, 1969.
- 1947 [*Essai de métaphysique eschatologique. Acte créateur et objectivation*](#), trad. par Maxime HERMAN, Paris, Aubier, 1946.
- 1947 [*Dialectique existentielle du divin et de l'humain*](#), Paris, Janin, 1947.

- 1949 *Essai d'autobiographie spirituelle*, trad. par E. BELENSON, Paris, Buchet-Chastel, 1958.
- 1949 *Royaume de l'Esprit et royaume de César*, trad. par Philippe SABANT, Neuchâtel-Paris, Delachaux & Niestlé, 1951.
- 1949 *Vérité et Révélation*, trad. par Alexandre CONSTANTIN, Neuchâtel-Paris, Delachaux & Niestlé, 1954.

Quatre recueils groupent des articles et de courts essais (dates diverses) :

Problème du communisme, Paris, Desclée de Brouwer, 1933.

Christianisme et réalité sociale, trad. par I. P. et H. M., Paris, « Je sers », 1934. Ce recueil est formé de 4 essais :

- *Le marxisme et la religion*. Nous citons cette œuvre dans son édition indépendante, Paris, « Je sers », 1931.
- *Christianisme et lutte des classes*.

[96]

- *Christianisme et activité de l'homme*.

- *Dignité du christianisme et indignité des chrétiens*. Nous citons cette œuvre dans son édition indépendante, Paris, « Je sers », 1931.

Au seuil de la nouvelle époque, trad. par Daria OLIVIER, Neuchâtel-Paris, Delachaux & Niestlé, 1947.

De l'esprit bourgeois, trad. par Élisabeth BELLENÇON, Neuchâtel-Paris, Delachaux & Niestlé, 1949. Ce recueil contient en introduction (pp. 5-40) une *brève esquisse* sur la vie, l'œuvre et la pensée de Berdiaeff signée par Eugène PORRET en 1948.

Opuscules ou articles :

L'homme et la machine, Paris, « Je sers », 1933. Nous citons cette œuvre d'après une traduction nouvelle légèrement abrégée que l'on trouve dans *Contacts, revue française de l'orthodoxie*, n° 55, 1966, pp. 152-178.

Personne humaine et marxisme, in *Le communisme et les chrétiens* (ouvrage collectif), Paris, Plon, 1937.

Le christianisme et l'antisémitisme, trad. par la princesse THÉODORE, Édition de l'Académie religieuse et philosophique russe, Paris, sans date.

Fin du texte